

# JOURNAL

## DE CHIMIE MÉDICALE,

### DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

---

#### CHIMIE.

---

DE L'INFLUENCE DES BOIS SERVANT A LA FABRICATION DES  
BARRIQUES, SUR LA QUALITÉ DES VINS; MOYENS D'EN NEU-  
TRALISER L'EFFET ET DE SE SERVIR DES BOIS BLANCS.

Au nombre des soins indiqués pour la conservation des vins,  
il faut admettre et reconnaître l'influence que produisent sur  
eux les bois divers dont sont fabriquées les barriques qui les  
contiennent, surtout à l'état neuf ou récent.

Cette influence varie selon leur essence, leur origine, et  
consiste dans la réaction du *principe extractif* propre ou par-  
ticulier à chaque bois qui en retient toujours, malgré les la-  
vages.

L'observation a signalé depuis longtemps cet inconvénient à  
la qualité des vins, et l'usage a fait préférer l'essence de chêne  
aux essences de châtaignier et de sapin, à cause de leur  
porosité et de leur plus sensible réaction; l'on a même reconnu  
que l'essence de chêne provenant du nord de l'Europe était  
meilleure que celle indigène; aussi s'en sert-on généralement  
dans le Bordelais et dans tout le midi de la France.

Comme la diminution, aujourd'hui, du prix des vins doit  
tendre à procurer à nos bois les propriétés qui leur manquent  
pour l'emploi des barriques, il importe que la théorie explique,

par l'analyse de leurs divers extractifs, les effets de leur réaction, et indique les moyens de les en priver complètement.

L'extractif ou la sève, dans tous ces bois, est différent selon le sol et le climat : ainsi, le chêne originaire du nord, le chêne et le châtaignier élevés dans un sol humide, produisent un extractif *aqueux* ou *gommeux* soluble à l'eau et peu soluble dans le vin, tandis que ces mêmes essences, prises dans nos climats sur un sol aride, siliceux, fournissent un extractif *résinoïde* ou *gommo-résineux* peu soluble à l'eau et d'autant plus soluble dans le vin qu'il est généreux. Voilà sur quoi est fondée avec raison la préférence qu'on accorde aux chênes du Nord, malgré que nos chênes, d'une densité supérieure, soient plus convenables pour éviter l'absorption des vins. Il en est de même des bois blancs du Nord, qui sont plus poreux et moins résineux que ceux de nos pays.

Les connaissances de la physiologie végétale ont constaté ce fait de la diversité du *principe extractif* dans les bois, selon leur origine et leur essence, et elles indiquent que sa quantité doit être en raison inverse de leur densité, de même que la diminution ou l'évaporation des vins dans les tonneaux doit être moindre dans ceux très denses comme le chêne. De là, pour leur conservation, ne devrait-on se servir que de fûts confectionnés avec cette essence, la moins poreuse, mais bien privée de son extractif ? Sans quoi, ce principe immédiat nuirait à la qualité des vins en les altérant dans leur goût et dans leur couleur, surtout les vins *blancs*.

L'analyse chimique, en effet, reconnaît comme corps constituants de leur extractif :

Dans le chêne : l'albumine, le tannin, une substance extractive ou *aqueuse* ou résinoïde, suivant le sol, et un peu de matière colorante.

Dans le châtaignier : l'albumine, un peu de tannin, une sub-

stance extractive résinoïde et deux matières colorantes *rouge* et *jaune*, d'une saveur un peu amère.

Dans les bois blancs : principalement de la résine et une huile volatile essentielle.

Principes, tous capables de réagir sur les vins selon que les tonneaux en retiennent plus ou moins.

Les lavages à l'eau bouillante, seule ou avec le chlorure de sodium (sel de cuisine), ne sont pas suffisants : l'usage et le séjour de l'eau de chaux récente caustique et en excès dont on emplirait les barriques, dissoudrait d'avantage d'extractif, surtout si cette eau de chaux contenait déjà en solution 250 à 500 grammes de *potasse de commerce* ; cet alcali devenant caustique par la réaction de la chaux vive, aurait une bien plus forte action dissolvante sur les bois, même résineux. L'on pourrait faire servir cette même eau successivement à plusieurs autres barriques, et il n'y aurait qu'à ajouter de la chaux et de la potasse au besoin.

Cependant, l'expérience ayant démontré que la pénétration des divers agents chimiques, propres à la conservation des bois, n'est pas complète, n'atteint pas toute la profondeur des ligneux, même par immersion, l'on peut parvenir à ce résultat en plongeant les bois destinés à la confection des barriques, dans l'eau de chaux et de potasse en vase clos et sous l'influence de la pression, en suivant le procédé de M. Breant ; ou encore en se contentant de les soumettre à la vapeur, d'après le procédé de M. Moll, avant l'immersion.

Un autre plus grand avantage serait de pouvoir employer le bois blanc dans la confection des tonneaux pour les vins malgré sa porosité et son odeur résineuse, en le rendant imperméable ; mais il faudrait que le moyen ne pût donner aucun goût au vin.

Si, après avoir traité le merrain de bois blanc à l'eau de

chaux et de potasse, comme il vient d'être exposé, et l'avoir lavé, on le faisait ensuite tremper dans une eau bien saturée d'alun, et de ce bain dans une solution d'hydro-chlorate de chaux, avant la confection immédiate des tonneaux, leurs pores se rempliraient ainsi de sulfate de chaux et d'hydrate d'alumine; ce bois deviendrait plus dense, plus dur et moins combustible; et si encore l'on enduisait extérieurement les tonneaux (faits avec toutes autres espèces d'essences de bois) ou de goudrons, ou mieux d'un vernis gras, composé d'huile siccatrice à la litharge et d'oxide rouge de fer, l'on éviterait toute déperdition, soit des vins, soit même des alcools, et l'on rendrait les barriques et leurs cercles presque indestructibles, surtout les cercles ayant été imprégnés auparavant de chlorure de calcium (muriate de chaux) en solution à 15°, lequel leur conserve toute leur souplesse.

Je ne pense pas que l'on ait à redouter, comme dans certaines eaux, le goût de crudité du sulfate de chaux, l'alcool s'opposant à sa solution; quant à l'alumine, elle ne pourrait que réagir bien faiblement sur le principe colorant du vin rouge en se précipitant mutuellement et encore enveloppé de sulfate de chaux; cette action me paraît peu possible.

Ces mêmes procédés d'immersion et d'enduit conviendraient également aux merrains de chêne et de châtaignier, en augmentant leur densité et leur durée: ils suffiraient, sans avoir recours aux moyens de perfectionnement de MM. Breant et Moll.

Dans la confection des barriques, il ne devrait entrer, pour leur solidité, que des bois de fente et non de sciage, la plus grande force des bois consistant toujours dans la longueur de leurs fibres: aussi, en Anjou, où l'on n'emploie que des merrains de chêne et de fente, se contente-t-on d'une épaisseur de trois lignes (six millimètres), tandis que, avec le bois de



sciage, il faut au moins le double d'épaisseur. Il en résulte, avec l'avantage de la force, économie de matière et de poids dans les transports ; il y a plus de souplesse, et nos barriques étant plus cintrées, possèdent moins de cercles et ne favorisent pas la fraude de l'ajustage de pièces, que l'on trouve souvent dans celles dites bordelaises.

En Angleterre, la compression commence à être appliquée sur les bois destinés aux mécaniques, pour leur procurer plus de force : dans l'usage des tonneaux, il faudrait commencer par les priver de leur extractif.

Il serait peut-être plus simple, plus avantageux de faire absorber aux bois vifs, selon M. le docteur Boucherie, les solutions alternatives que j'indique : l'on sait que c'est avec celle d'alun qu'il rend les bois incombustibles, et, avec d'autres solutions, qu'il leur donne de la durée ou de la couleur, qu'il varie à son gré ; mais ces bois ne pourraient plus subir la fente et doivent être d'un travail plus résistant à l'action des outils, en raison du plâtre et de l'alumine qu'ils contiennent dans leurs pores.

En employant ces moyens, il me paraît démontré qu'on peut cesser d'être tributaire des bois étrangers dans la confection des barriques pour nos vins ; qu'on doit même, indépendamment de l'avantage pécuniaire, leur préférer les nôtres, et qu'au besoin, par économie de nos essences de chêne et de châtaignier, si recherchées pour nos constructions et autres usages, l'on peut se servir du bois blanc privé de son extractif ; enfin, qu'avec l'application extérieure d'un enduit qui empêche l'évaporation, tous les tonneaux, de quelque bois qu'ils soient, deviennent presque indestructibles, et sans que cet enduit puisse faire craindre la réaction du vin, vu l'interposition du plâtre et d'alumine dans les pores des bois.

Il est facile d'apprécier le bas prix de revient de chaque bar-

rique préparée d'après ces procédés, surtout, si l'on se contente de la simple purgation de l'extractif par l'eau de chaux et la potasse, et ensuite de l'enduit; quant aux immersions dans les bains d'alun et d'hydrochlorate de chaux, et quant à l'enduit, ces substances sont à bon marché, et sont d'ailleurs absorbées en assez faible quantité pour en élever peu le prix, surtout fait en grand; l'on pourrait fabriquer l'hydrochlorate de chaux à l'état liquide, pour éviter les frais d'évaporation.

L'état de la science, au moment où plusieurs causes tendent à diminuer la production des bois, malgré l'accroissement de leur consommation, permet donc, soit par la durée, soit par la substitution des essences, de résoudre le problème de leur conservation et de leur suffisance à nos besoins, l'une des plus importantes questions d'économie publique.

Il faut reconnaître en compensation, de quelle durée et de quelle conservation seraient avantageuses ces barriques pour les liquides alcooliques!

O. MAHIER, pharmacien,

à Château-Gontier, département de la Mayenne.

Ce mémoire a été fait pour répondre aux questions posées dans les programmes des congrès scientifiques d'Angers, et vinicole de Bordeaux, en 1843. Tous les deux en ont ordonné l'insertion dans leur compte-rendu.

---

**ANALYSE D'UN CAILLOT TROUVÉ DANS L'AORTE POSTÉRIEURE  
D'UN CHEVAL, AU NIVEAU DE SES DIVISIONS TERMINALES;  
Recueilli par M. GOUBAUX, chef des travaux anatomiques à  
l'École d'Alfort.**

Ce caillot, qui occupait presque toute la capacité de cette artère, était d'une consistance assez ferme, d'une élasticité sensible, et d'une couleur blanche légèrement grisâtre. Il fut divisé en trois parties : la première partie fut traitée par l'acide

acétique bouillant ; la deuxième, par l'eau bouillante ; la troisième partie fut calcinée.

La portion soumise à l'action de l'acide acétique bouillant, pendant demi-heure environ, abandonna une petite quantité de fibrine, dont il fut facile de constater la présence dans le liquide filtré, en traitant ce dernier successivement par les acides azotique, chlorhydrique, la potasse, et le cyanure de fer et de potassium, réactifs qui, tous, jouissent de la propriété de précipiter la fibrine.

La portion soumise à l'action de l'eau, abandonna une matière comme gélatineuse, plus, des sels alcalins à base de potasse et de soude, solubles dans l'eau, dont les réactifs accusèrent la présence et la nature. Les produits salins étaient des sulfates de potasse et de soude, du chlorure de sodium, enfin de la soude.

Ces deux portions de caillot étaient formées, en outre, d'une substance qui avait résisté à l'action de l'acide et de l'eau, et qui fut reconnue pour être de l'albumine. Ce principe, qui se trouva en grande quantité dans le sang, formait la presque totalité du caillot, et se présentait, après son ébullition dans le vinaigre, avec un aspect gélatineux ; mais il était ferme et dense après son ébullition dans l'eau. Dans le premier cas, il se divisait très facilement ; dans le second cas, il offrait plus de résistance à la traction qu'on pouvait exercer sur lui.

Enfin, une troisième portion, pesée, de ce même caillot, soumise à l'action d'une température de  $+100^{\circ}$  environ, perdit une certaine quantité d'eau, qui, comparée au poids total de cette même portion, en représentait les 74 centièmes. Après l'évaporation, la calcination de ce qui restait permit de calculer la quantité de matière animale qui avait été brûlée : elle était de 25 pour 100.

Un résidu blanchâtre, resté au fond de la capsule de platine,

qui servit à cette dernière opération, pesait 1 décigramme (1 pour 100). Il était formé des sels alcalins ci-dessus désignés, plus, d'une petite quantité de phosphate de chaux, qui se précipita sous l'influence de l'ammoniaque versé dans un solutum d'acide chlorhydrique, qui avait servi à dissoudre ce résidu de la calcination.

*Résumé de l'analyse.*

POUR 100.	EAU.	MATIÈRE animale.	SELS alcalins	COMPOSITION de la matière animale	COMPOSITION des sels alcalins.
	74	25	1	Fibrine, petite quantité. Albumine, grande quantité.	Soude. Sulfates de } potasse } soude. Chlorure de sodium. Phosphate de chaux.

Eau ..... 74

Matière animale. .... 25

Sels alcalins. .... 1

100

Les faits observés dans cette notice sont dus en partie à la coopération de M. Clément, chef des travaux chimiques et pharmaceutiques à l'École d'Alfort, qui, sous notre direction, s'est chargé de l'exécution de ce travail. J. L. LASSAIGNE.

**TOXICOLOGIE.**

**NOTE SUR LA PRÉSENCE DU PLOMB ET DE L'ARSENIC DANS  
DE LA CRÈME DE TARTRE;**

Par M. RETSCHY, pharmacien à Ilten, près de Hanovre.

M. Retschy voulant préparer dernièrement de l'acétate de potasse, en saturant, par du vinaigre distillé, de la potasse provenant de la décomposition du tartre, et en brûlant du tartre



dépuré suivant le procédé conseillé par M. le professeur Wackenroder, a découvert une grave sophistication du tartre dépuré; sophistication qui, suivant lui, n'a pas encore été signalée.

A l'ouverture du creuset, la masse charbonneuse restante présentait cette couche de plomb qui se produit sur le charbon dans le point où l'on chauffe avec le chalumeau. Par la lixiviation de cette masse, on obtint un résidu qui, non seulement contenait du plomb, mais encore renfermait des traces évidentes d'arsenic.

La potasse blanche de premier choix en présentait elle-même aussi.

M. le docteur Bley, voit, dans cette observation, la nécessité de soumettre à un examen préalable toutes les préparations chimiques et pharmaceutiques qu'on tire du commerce; il pense que, dans le cas dont parle M. Retschy, l'arsenic provenait du mutage des tonneaux avec du soufre arsenifère, et le plomb des chaudières de ce métal, que l'on fait servir à la purification de la crème de tartre. (*Archiv der Pharmacie*; mai, 1844.)

---

#### CAS D'EMPOISONNEMENT PAR LA CHAUX.

Observation recueillie par M. le docteur LION, de Breslau.

Un petit garçon de trois ans, qui jouait dans une cour où des maçons étaient occupés à travailler, goûta de la chaux éteinte; l'ayant trouvée d'une saveur douceâtre, il en avala une assez grande quantité.

Les parents s'en étant aperçus de suite, retirèrent avec soin la chaux qui se trouvait encore dans la bouche et dans les cavités nasales, ils firent appeler aussitôt M. le docteur Lion.

Ce médecin administra d'abord un vomitif composé de poudre d'ipécacuanha et d'oximel scillitique; mais il dut en faire prendre plusieurs doses assez considérables, pour provoquer

le vomissement. Les matières rendues consistaient en une masse grise, ressemblant à du mortier.

Le petit malade fut ensuite mis à l'usage d'une émulsion artificielle préparée avec de l'huile d'amandes douces.

La nuit fut agitée; l'enfant eut de la fièvre et but beaucoup. Il se développa des phlyctènes sur la membrane muqueuse buccale; les lèvres prirent une couleur blanche crétacée; l'abdomen devint brûlant et douloureux au toucher, et les garde-robes sanguinolentes.

M. Lion prescrivit la continuation de l'émulsion, et fit appliquer quelques sangsues sur l'abdomen, puis des cataplasmes émollients. La bouche fut lotionnée de temps en temps avec de l'huile.

Sous l'influence de ce traitement, les accidents cédèrent rapidement, et au bout de huit jours, l'enfant était parfaitement rétabli. (*Casper's Wochenschrift*; 1844, n° 33.)

*Note du rédacteur.* Jusqu'à présent on n'avait pas, à notre connaissance, de fait d'empoisonnement par la chaux. On savait cependant qu'à la dose de 12 à 16 grammes, la chaux était un poison irritant pour les chiens.

La chaux, comme on le sait, fait partie du bétel, masticatoire dont font usage les Indiens; elle entre dans le spécifique anti-fébrile de Croll, contre les fièvres intermittentes.

---

D'UN NOUVEAU MOYEN DE CONSTATER L'EXISTENCE DES  
TACHES DE SANG.

M. Persoz a indiqué l'acide hypo-chloreux comme un réactif propre à déceler l'existence des taches de sang, alors que ces taches, par suite de la vétusté, et peut-être aussi de certaines circonstances encore inappréciées jusqu'ici, ne cèdent plus rien de leur matière colorante à l'eau, soit pure, soit tenant de la potasse en solution. Cette propriété de l'acide

hypo-chloreux a été mise en usage, pour la première fois, par MM. Orfila et Cottereau, dans une analyse médico-légale, à l'occasion d'une prévention d'assassinat (1).

La chemise qui couvrait le sujet assassiné leur avait été adressée, conjointement avec une blouse saisie sur l'inculpé et une faux, dont ce dernier était porteur le jour du crime; et ils avaient pour mission de constater si des taches existant sur la blouse et sur la lame de la faux, avaient été produites par du sang, et, dans ce cas, si le sang, auquel elles étaient dues, était le même que celui répandu sur le vêtement du décédé. Nous ne nous occuperons ici que de la constatation de l'existence du sang.

La blouse, en toile bleue, paraissait servir depuis longtemps. Elle présentait, tant sur sa face antérieure que sur sa face postérieure, un très grand nombre de taches plus ou moins larges, dont quelques unes très petites et en quelque sorte ponctuées, semblaient dues à du sang desséché: c'était du moins ce que leur aspect et leur couleur brune-rougeâtre permettait de supposer. Les autres, d'une teinte brune-grisâtre, dues, soit à des frottements répétés, soit au contact de matières étrangères diverses, auraient pu aussi avoir été produites par du sang qu'un lavage, à l'eau simple, n'aurait enlevé qu'imparfaitement.

Quant à la faux, elle était couverte de rouille, sur l'un et l'autre côté. En outre, elle présentait sur sa face inférieure, spécialement depuis son milieu jusqu'à l'insertion du manche, un certain nombre de taches, bien distinctes, malgré la rouille qui les environnait de toutes parts, d'une nuance plus foncée que le reste, affectant la forme de larmes, et paraissant avoir

---

(1) Nous avons dû rendre compte de ce procédé, un de nos collègues nous en ayant fait la demande; mais, nous le dirons, l'emploi de l'acide hypo-chloreux a besoin d'être étudié.

été produites par un liquide qui aurait été projeté sous forme de gouttes.

Voici quels ont été les essais analytiques tentés sur la blouse :

1° Quatre morceaux, sur lesquels se trouvaient quelques unes des taches, très petites et comme ponctuées, qui paraissaient dues à du sang desséché, ont été isolés, puis soumis, avec tous les soins nécessaires, à l'action dissolvante de l'eau distillée. Après quatre jours de macération, l'eau était devenue trouble, et présentait une teinte jaunâtre sale; par la filtration, elle a pris de la transparence, tout en conservant sa couleur jaunâtre.

Ce liquide n'a pas ramené au bleu le papier de tournesol rougi par un acide.

Chauffé jusqu'à l'ébullition, il a fourni une mousse qui dénotait clairement la présence d'une matière albumineuse, mais il a pris seulement une teinte très légèrement opaline. Par l'addition d'un peu de potasse caustique, il a repris rapidement la limpidité parfaite qu'il offrait avant l'ébullition; du reste, la différence de couleur, suivant qu'on le regardait par réfraction ou par réflexion, n'était pas sensible.

Avec le chlore liquide, il a verdi très faiblement d'abord, puis s'est entièrement décoloré; enfin, il est devenu légèrement louche avec le temps, mais sans présenter la moindre apparence de flocons blancs.

Avec l'acide azotique, l'acide sulfurique et la noix de galle, il s'est à peine troublé.

L'ammoniaque et le cyano-ferrure de potassium n'y ont produit aucun changement.

Ces réactions pouvaient faire soupçonner fortement la présence du sang; mais, toutefois, elles n'étaient pas assez con-



cluantes, pour permettre de décider affirmativement que les taches avaient été produites par ce liquide.

2° On a, d'un autre côté, enlevé deux morceaux, dont un très large, sur lesquels existaient des taches brunes-grisâtres, dans le but de reconnaître si ces dernières n'étaient pas dues à du sang imparfaitement enlevé par le lavage, comme il était possible de le penser, et on les a pareillement mis en contact, pendant quatre jours, avec de l'eau distillée. Après ce temps, on a obtenu un liquide trouble, jaunâtre, qui, par la filtration, est devenu transparent, sans perdre sa couleur.

Ce liquide s'est exactement comporté comme celui dont il vient d'être question ; on a seulement observé, en plus, que la mousse et la teinte opaline produites par la température de l'ébullition, et le trouble déterminé par le chlore liquide étaient un peu plus sensibles qu'ils ne l'avaient été dans le cas précédent.

3° Ces résultats n'ayant pas pleinement satisfait les experts, et ces derniers sachant, d'ailleurs, que, dans certaines circonstances, qui n'ont pas encore été convenablement déterminées, ni appréciées, les taches de sang peuvent perdre la propriété de céder leur matière colorante à l'eau, quelle que soit la longueur du temps pendant lequel on les soumet à l'action de ce liquide, il a été jugé nécessaire de recourir à un moyen proposé, pour constater la présence du sang, dans les circonstances de cette nature ; c'est l'application de l'acide hypo-chloreux, qui possède la propriété d'enlever toutes les taches sur les tissus, à l'exception des taches de sang, dont il fonce, au contraire, la couleur, en la faisant passer au brun-noirâtre.

On a donc préparé, tout exprès, de l'acide hypo-chloreux (cet acide ne peut être préparé à l'avance, parce qu'il s'altère très promptement), et on en a appliqué, d'abord, sur un point de la blouse où il ne se trouvait point de taches d'aucune espèce,

En peu d'instants, la couleur bleue a disparu et le tissu est devenu blanc. On en a alors versé sur le restant des taches ponctuées, qui toutes ont résisté, et sont devenues brunes-noirâtres, comme il arrive lorsqu'on opère sur du sang. Parmi les taches brunes-grisâtres, il s'en est trouvé un bon nombre aussi qui ont résisté de même à l'action décolorante de ce puissant réactif, et, par là, on a acquis la certitude qu'elles étaient dues à du sang, que l'on avait tenté de faire disparaître par le lavage.

Les taches de la lame de la faux n'ont rien fourni à l'eau distillée. Elles se sont dissoutes, presque complètement, dans l'acide chlorhydrique, en donnant naissance à un chlorure de fer. L'acide hypo-chloreux n'a donné avec elles aucun résultat.

MM. Orfila et Cottereau ont conclu des expériences qui viennent d'être relatées : 1° Que plusieurs des taches existant sur la blouse ont été produites par du sang ; 2° que rien ne démontre que les diverses taches observées sur la lame de la faux soient dues à du sang.

Voici ce que M. Persoz nous écrivait, relativement à l'emploi de l'acide chloreux, pour reconnaître les taches de sang.

Monsieur, étant indisposé et retenu au lit, lors de l'arrivée de votre lettre du 1<sup>er</sup> courant, j'ai été privé du plaisir d'y répondre de suite, ainsi que je l'aurais désiré. Aujourd'hui, étant en état d'écrire, je me fais un devoir de venir, sans plus de retard, satisfaire au désir que vous m'avez exprimé.

Comme il arrive souvent que des taches de sang, qui se trouvent sur des tissus, perdent la propriété de se dissoudre dans l'eau, on ne peut plus, pour les caractériser, avoir recours à la marche indiquée dans les ouvrages de médecine légale. J'ai donc été dans le cas, en 1836, d'employer l'acide

*hypo-chloreux* (1) de Ballard, pour reconnaître des taches de sang sur une blouse où se trouvaient, en outre, de nombreuses taches de vin. Cet acide, à l'exception des taches causées par le sang et la rouille, détruit immédiatement toutes les autres taches.

Pour savoir si les taches qui ont résisté à l'action de l'acide hypo-chloreux sont produites par la rouille ou par le sang, il faut les traiter par un mélange de chlorure-hydrique et de chlorure stanneux, lequel mélange blanchit les taches de rouille, et laisse intactes celles occasionnées par le sang.

---

### PHARMACIE.

---

#### MÉMOIRE SUR LES ÉTHÉROLÉS OU TEINTURES ÉTHÉRÉES ;

Par Emile MOUCHON, pharmacien, *président de la Société de pharmacie de Lyon et du département du Rhône; membre titulaire de la Société de médecine de la même ville, correspondant de plusieurs Académies et de plusieurs Sociétés savantes nationales et étrangères, etc., etc.*

Il est toujours utile d'essayer de frayer la route, quand même elle serait imparfaitement tracée.

ORFILA.

Si tout le monde se mêle de faire des expériences et se croit en état d'en faire, peu de gens sont capables de les bien faire; il faut, pour cela, une tournure d'esprit spéciale qui n'est pas donnée à tous.

PARENT DUCHATELET.

#### PREMIÈRE PARTIE.

La question des teintures éthérées ou éthérolés, n'a, jusqu'à présent, que faiblement occupé les esprits; mais il con-

---

(1) L'acide hypo-chloreux employé pour ces opérations, est le produit brut de l'action du chlore sur l'oxyde mercurique en suspension dans l'eau.

vient de dire aussi que ces produits n'ont vraiment acquis une certaine importance que depuis vingt-cinq ou trente ans au plus : c'est à peine s'ils étaient connus du temps de Baumé ; aussi trouve-t-on que ce célèbre pharmacologiste n'émet rien que de vague ou d'incertain sur leur compte.

A l'exception de l'honorable M. Cap, qui a publié dans le temps un mémoire intéressant sur cet important sujet, aucun auteur n'a rien ou presque rien entrepris de sérieux, soit pour éclairer l'opinion des hommes de science sur la valeur réelle de ces médicaments, considérés comme agents thérapeutiques, soit sur le choix des meilleurs modes de préparation à suivre pour les rendre tels que nous devrions les supposer pour en justifier pleinement l'emploi.

Les teintures éthérées en général, que j'appellerai aussi éthérolés, avec MM. Henry et Guibourt, ne m'ont jamais inspiré une grande confiance, si j'en excepte quelques-unes que je comprends parmi celles que le Codex recommande de préparer par macération. La chlorophylle jouant le plus grand rôle dans la plupart de ces préparations éthériques, et cette substance étant de sa nature insipide et inodore, je ne saurais trouver en elle rien qui milite en faveur de ce groupe de médicaments : l'éther est là l'agent principal, et sans lui la médecine n'aurait pas grand chose à espérer de l'action médicale des éthérolés.

Voyons pourtant ce que nous devons penser de chacun de ces agents en particulier, avant d'en venir aux faits que je crois propres à éclairer la question. En faisant un appel aux connaissances de notre époque, nous trouverons peut-être le moyen d'établir des distinctions favorables pour quelques-uns de ces mêmes agents, en même temps que nous pourrons nous faire une idée à peu près exacte de l'état de la question dans le moment actuel.



Il importe d'autant plus de se livrer à un examen sur chaque éthérolé en particulier, qu'en entrant dans les considérations relatives à chacun de ces produits, je trouverai l'occasion de placer des observations qui me sont propres et qui répondent parfaitement au but que je me suis proposé.

*Appréciation des éthérolés d'après les connaissances acquises.*

*Teinture éthérée d'aconit.* M. Soubeiran dit qu'on n'a fait aucune expérience pour apprécier la composition de cette teinture, et il se demande si l'aconitine y est en dissolution. L'aconitine se dissolvant bien dans l'éther sulfurique, il semblerait qu'elle doit faire partie constituante de cette préparation ; cependant je puis certifier que j'y ai vainement cherché ce principe immédiat. Pour faire la contre-épreuve, il aurait fallu le chercher dans l'extrait dont je vais m'occuper, mais j'avoue que je n'ai pas poussé mes investigations jusques-là. Cet éthérolé laisse pour résidu, dans la capsule où on le fait évaporer spontanément, un seizième de matière solide, d'un vert sombre, ayant une odeur et une saveur assez prononcées.

*Extrait alcoolique d'aconit.* Après avoir traité par l'éther rectifié soixante grammes d'aconit en poudre, pour recueillir deux cent cinquante grammes d'éthérolé, j'ai fait agir sur la poudre de l'alcoolé à 21° Cartier jusqu'à complet épuisement. Il est résulté de ce second traitement deux cent cinquante grammes de teinture alcoolique, mêlée d'une certaine quantité d'éther, que j'ai fait évaporer jusqu'à consistance pilulaire, après toutefois avoir filtré l'alcoolé bouillant, pour en séparer un peu de matière sous forme de coagulum. La masse extractive recueillie pesait un peu plus de dix grammes, et présentait tous les caractères de l'extrait alcoolique d'aconit.

*Teinture éthérée d'arnica.* L'éther a une action faible sur l'arnica : c'est à peine si trente grammes de ce menstrue dissol-

vent quinze centigrammes de matière résineuse jaune, ayant l'arome caractéristique de la fleur.

Il n'en est pas de même de l'alcool faible que l'on fait macérer avec la poudre déjà traitée par l'éther sulfurique : il épuise assez bien la masse végétale pour en extraire plus d'un quart de matière active, très odorante, et tout-à-fait analogue à l'extrait alcoolique des pharmacies. Il est probable que par des traitements à chaud, il en enlèverait une plus grande quantité, s'il est vrai, comme le dit M. Soubeiran, que l'alcool à 56° en enlève jusqu'à 40 pour cent.

*Teinture éthérée d'assa-fœtida.* Cette teinture doit posséder des propriétés énergiques, la résine aromatique, amère et à odeur alliagée étant soluble dans l'éther, de même que son huile volatile. M. Soubeiran n'en dit rien et elle n'est pas consignée dans la pharmacopée de MM. Henry et Guibourt.

Cette teinture m'a fourni un neuvième de matière solide, très odorante, transparente, d'un jaune clair, soluble dans l'alcool, etc. La matière est restée liquide pendant longtemps; elle était alors composée d'huile essentielle et de résine. C'est la résine seule qui a constitué le neuvième de la masse. Ayant négligé de reconnaître le poids des deux corps réunis, je n'ai pu reconnaître que celui de la matière résineuse.

*Teinture éthérée de baume de tolu.* On doit supposer cette teinture active, la résine et l'huile volatile devant y être en dissolution. Les pharmacologistes n'émettent aucune opinion à cet égard, probablement parce qu'il n'est pas plus permis d'émettre un doute sur les propriétés du produit que sur celles de l'éthérolé d'assa-fœtida.

Il y a un huitième et plus de matière dissoute dans cet éthérolé. On reconnaît évidemment dans le résidu de l'évaporation une matière résineuse unie à une huile volatile.

*Teinture éthérée de belladone.* Suivant les observations

de Ranque, la teinture éthérée de belladone doit être active, dit M. Soubeiran. On pourrait partager cette opinion, en réfléchissant à la solubilité de l'atropine dans l'éther sulfurique et l'alcool absolu, qui, du reste, agissent mieux sur elle à chaud qu'à froid.

L'extrait éthérique fourni par l'éthérolé de belladone s'élève à un seizième. Ses caractères physiques sont les mêmes que ceux de l'extrait éthérique d'aconit, et ne diffèrent pas non plus de ceux des autres solanées.

*Extrait alcoolique de belladone.* L'extrait alcoolique que l'on peut recueillir après les traitements de la poudre par l'éther s'élève presque constamment à un huitième, s'il n'a qu'une consistance semi-pilulaire, et à un dixième, s'il peut être roulé en pilules. Ce second produit, comparé à celui que fournit la belladone qui n'a pas subi l'influence de l'éther, ne présente rien de particulier : l'un et l'autre ont les mêmes caractères, et ne diffèrent nullement.

*Teinture éthérée de bourgeons de fougère.* Elle est douée de toute la force médicatrice de la fougère, attendu qu'elle contient toute l'oléorésine de fougère de Peschier ; aussi n'ai-je aucune observation particulière à faire sur son compte, sinon que c'est un excellent médicament qui mérite la confiance qui lui est accordée.

*Teinture éthérée de castoréum.* Il est à supposer que cette teinture jouit de propriétés marquées, en raison de l'huile volatile qui en fait partie, cette huile devant être considérée comme l'agent principal du castoréum, bien plus que la castorine, quoique celle-ci, que Brandes considère comme la matière médicamenteuse, ait l'odeur particulière du castoréum. La résine, d'ailleurs, peut ajouter aux propriétés de l'éthérolé.

Bien que j'approuve l'emploi de quatre parties d'éther pour

une de substance à épuiser, lorsqu'il s'agit du traitement des plantes, je reconnais ici l'insuffisance de ces proportions, huit parties de menstrue ne pouvant pas enlever au castoréum tout ce qu'il peut lui céder : les liqueurs sont chargées jusqu'à la fin. C'est donc avec quelque fondement que quelques pharmaciologistes consacrent une partie sur huit à la préparation de cet éthérolé.

Quatre grammes d'éthérolé de castoréum, préparé dans la proportion d'une partie sur huit, laissent dans la capsule quatre décigrammes (un neuvième) de matière très odorante, brunâtre, dont partie est soluble dans l'éther et l'autre dans l'alcool faible; de consistance presque sèche, après un mois et plus d'exposition à l'air pour en chasser l'huile volatile, que l'on ait eu recours à la macération ou au déplacement. Il est évident, d'après cela, que la macération recommandée par le *Codex* est complètement inutile. Mais, en raison de la nature du corps à épuiser, il faudrait avoir le soin d'opérer une dilution dans une partie du menstrue, avant de procéder au déplacement, et cela de manière à réduire le castoréum en un magma liquide. Sans cette précaution, on devrait s'attendre à voir l'opération traîner en longueur, surtout si l'on opérait sur des quantités un peu considérables.

*Teinture alcoolique de castoréum.* Lorsqu'on recueille 250 grammes d'alcoolé par déplacement, ensuite du traitement par l'éther, sur 60 grammes de poudre, on complète l'épuisement de la substance, et l'on a pour produit un liquide aussi fortement chargé en couleur que l'éthérolé, bien que l'éther ait produit tout son effet. Alors on n'a plus qu'un résidu inerte, dont la quantité, par rapport à celle de la matière animale employée, n'est plus que d'un tiers environ, si le castoréum a été exempt d'impuretés.

L'évaporation de l'alcoolé donne pour produit un sixième de



matière solide, d'un aspect brunâtre, d'une odeur pénétrante comme celle du castoréum, et d'ailleurs assez analogue au résidu de l'éthérolé, privé de son huile essentielle; ce qui dénote que l'éther dissout très imparfaitement la matière active, bien que l'éthérolé de castoréum soit un des plus énergiques.

*Teinture éthérée de cantharides.* Nous connaissons deux éthérolés de cantharides : l'un que l'on prépare avec une partie de ces coléoptères et trois d'éther sulfurique; l'autre, qui est désigné sous la dénomination d'éthérolé acétique de cantharides, s'obtient ordinairement en faisant macérer pendant huit jours une partie de cantharides dans huit d'éther acétique. L'un et l'autre éthérolés passent pour être très énergiques; cependant si l'on fait évaporer séparément et spontanément, dans deux petites capsules, 30 grammes de chacun de ces produits, on ne trouve dans chaque vase évaporatoire que quatre ou cinq centigrammes de matière active. Y a-t-il là de quoi justifier la réputation de ces deux éthérolés? Je ne le pense pas, à moins qu'on ne suppose que la cantharidine, qui est très volatile, même à la température ordinaire, ait pu se volatiliser pendant l'évaporation à l'air libre, ce qui est très probable, et à peu près certain, car on ne peut refuser à ces teintures une action vraiment énergique. Cette supposition est d'ailleurs d'autant plus fondée qu'elle est justifiée aussi par la volatilité des deux menstrues.

*Teinture éthérée de ciguë.* En considérant que la conicine ou cicutine est un corps très soluble dans l'éther, on peut présumer que l'éthérolé de ciguë est un bon médicament, d'autant plus que ce produit a une odeur de ciguë bien prononcée qui peut fortifier cette présomption; cependant il faut reconnaître que c'est un de ceux qu'on emploie le moins.

Un douzième de matière pilulaire obtenu est le résultat de

l'évaporation spontanée de ce liquide éthérique. Ici on reconnaît aussi l'odeur caractéristique de la plante.

*Extrait alcoolique de ciguë.* En soumettant à l'action d'un bain-marie le menstree alcoolique qui a succédé à l'éther, on réalise une masse extractive qui se recommande parfaitement par ses caractères physiques, et que l'on est autorisé à croire énergique. C'est encore un huitième environ que fournit l'alcoolé de ciguë, c'est à dire, que 60 grammes de poudre ne donnent pas moins de 8 grammes d'extrait.

*Teinture éthérée de digitale.* « Cette teinture, dit M. Soubeiran, qui est considérée généralement comme fort efficace, est regardée, au contraire, par quelques praticiens comme n'ayant que les propriétés propres à l'éther sulfurique. » J'ajoute que si l'opinion de M. Dulong était fondée, il faudrait supposer que ces derniers ont raison, tandis qu'en croyant avec MM. Rein, Haase, Planavia et Leroyer que l'éther sulfurique est le meilleur dissolvant du principe actif de la digitale (digitaline), on se rangerait du côté de ceux qui croient à l'efficacité de l'éthérolé. L'observation rapportée par M. Berzélius serait propre aussi à faire penser que ce produit ne devrait pas être dépourvu des propriétés de la plante, s'il était vrai, comme elle porterait à le croire, que la chlorophylle de ce végétal fût très active elle-même. Au reste, les travaux récents de MM. Quevenne et Homolle, sembleraient jeter un nouveau jour sur cette question, la digitaline de ces messieurs n'étant que très faiblement soluble dans l'éther pur, et devenant très soluble dans ce menstree lorsqu'il est additionné d'alcool.

Cet éthérolé laisse dans la capsule un seizième d'extrait mou, que l'on pourrait supposer actif, en le jugeant d'après son odeur particulière, qui rappelle un peu celle de la plante qui l'a fourni.

*Extrait alcoolique de digitale.* En agissant comme je l'ai indiqué, on obtient un sixième d'extrait solide propre à être roulé en pilules. Si ce produit est comparé à l'extrait alcoolique des pharmacies, il peut être facilement confondu avec lui, tant il lui est analogue.

*Teinture éthérée de jusquiame.* Ce que j'ai dit de la teinture éthérée de belladone me paraît pouvoir s'appliquer à celle-ci, l'hyoscinamine ayant plusieurs caractères qui la confondent avec l'atropine.

C'est encore un seizième à peu près que l'on trouve dans la capsule; si l'on recueille le résidu par évaporation spontanée.

*Teinture alcoolique de jusquiame.* Les 250 grammes d'alcool obtenus laissent dans la capsule un peu plus de 8 gram. d'extrait pillulaire, soit un huitième de la plante employée. Il y a encore identité entre cet extrait et l'extrait alcoolique de jusquiame préparé comme de coutume.

*Teinture éthérée de safran.* L'éther rectifié ne touche que très faiblement aux principes solubles du safran. Il n'en est pas de même de la liqueur minérale d'Hoffmann, qui produit une teinture passablement chargée en couleur; ce peut être alors un assez bon médicament, cependant la teinture provenant de l'action d'un mélange à parties égales d'éther à 56° et d'hydralcool à 21° Cartier, doit lui être préférée comme étant sensiblement plus colorée. Il n'y a pas une grande différence pour la couleur, entre cette dernière et l'alcoolé de safran. Du reste, l'une laisse dans la capsule un vingtième de résidu, et l'autre un seizième environ. Ces remarques prouvent assez évidemment que cet étherolé préparé, soit avec la liqueur d'Hoffmann, soit avec l'éther et l'hydralcool, devrait occuper une place dans nos pharmacopées, et partant dans les prescriptions médicales, tandis qu'on ne le voit figurer

nulle part : ce serait, sans contredit, un des meilleurs de nos éthérolés.

*Teinture éthérée de stramoine.* On peut encore appliquer à ce produit ce qui a été dit de la teinture éthérée de belladone, la daturine, bien que moins soluble dans l'éther que dans l'alcool, pouvant être supposée en solution dans ce menstrue, dont l'évaporation laisse pour résidu un seizième de matière molle.

*Teinture alcoolique de stramoine.* Cette teinture fournit encore un extrait qui ne peut pas être mieux comparé qu'à tous les extraits alcooliques des solanées, et, en particulier, à celui de stramoine de nos pharmacies. La concentration permet de réaliser un huitième, à quelque chose près, de masse solide.

*Teinture éthérée de valériane.* L'éthérolé de valériane tient en dissolution toute la matière résineuse, l'huile volatile et l'acide valérianique, c'est à dire, toutes les parties actives de la racine. (Soubeiran.)

Si l'on fait évaporer 8 grammes de teinture éthérique de valériane dans une capsule, il ne reste dans ce vase que 20 centigrammes de matière d'un jaune clair très aromatique, très âcre, de nature résineuse, molle et poisseuse. Ce n'est certainement pas là toute la matière active de la valériane ; cependant cet éthérolé doit être un des plus énergiques.

En faisant passer sur 60 grammes de valériane en poudre, traitée par l'éther, 200 grammes d'eau, on achève complètement l'épuisement de cette racine, et l'on recueille ainsi un hydrolé très chargé en couleur, qui laisse dans la capsule 12 grammes d'extrait pilulaire passablement aromatique, auquel on ne peut pas refuser des propriétés médicales actives. Cet extrait eût été plus actif, sans doute, si l'eau avait été



remplacée par l'hydralcool, et il est à présumer qu'au lieu de 12 grammes de produit on n'en aurait réalisé que 8.

L'exposé rapide que je viens de faire ne comprend pas quelques éthérolés très peu usités de nos jours, dont je n'ai pas cru devoir m'occuper, non seulement parce qu'ils ne me permettent de rien dire qui ne soit superflu, mais aussi parce qu'ils me paraissent complètement tombés dans l'oubli, bien qu'ils me semblent dignes, pour la plupart, de la confiance qui leur a été accordée dans le temps.

*(La suite au prochain numéro.)*

---

#### EXERCICE DE LA PHARMACIE.

Monsieur, je viens vous faire part d'un nouveau fait qui intéresse la pharmacie.

Dans une petite ville du Cantal, où il n'y avait pas de pharmacien, un jeune homme vint s'établir. Il n'y resta pas longtemps, sans que des sœurs desservant un hôpital, ou un bureau de bienfaisance, ne lui fissent une concurrence si terrible, qu'il se vit forcé de les poursuivre. Condamnation s'en suivit : les sœurs alors lui offrirent, s'il voulait les laisser exercer la pharmacie, une rente annuelle de 400 francs. Refus de la part de l'honnête pharmacien, qui ne voulut pas transiger avec ses droits.

Ces dames cherchèrent alors à lui susciter un concurrent, mais qui devait exercer pour elles. Croirez-vous, Monsieur, qu'il se trouva, parmi nos collègues, un homme assez déloyal pour se mettre à la disposition de ces dames, et, par là, concourir à la ruine d'un malheureux collègue.

Je tiens, Monsieur, d'autant plus à vous faire connaître cette circonstance, que dans notre ville, où sont établis quatre pharmaciens, les sœurs de l'hôpital, il s'en trouve parmi elles une

qui fait de la médecine gratis, mais qui vend et ne donne pas, c'est bien entendu, les médicaments, et je puis certifier qu'elles débitent beaucoup plus que tous les pharmaciens ensemble.

Sur le rapport du jury médical, M. le préfet leur a écrit plusieurs fois, mais sans succès; on les a même menacées de les poursuivre; elles répondirent que, dans ce cas, elles se procureraient un pharmacien, ce qui pour nous n'en serait ni plus ni moins. Mais il paraît que parmi toutes ces dames, c'est un parti pris de se procurer un jeune homme reçu, si on veut les poursuivre.

Recevez, Monsieur, etc.

*Note du rédacteur.* Cette lettre démontre tout l'intérêt que présente le procès des pharmaciens de Lyon. Il vaudrait beaucoup mieux, si on tolère de semblables abus, fermer les écoles, que d'exposer des élèves à une ruine certaine lorsqu'ils ont obtenu un diplôme, diplôme à l'aide duquel ils espèrent exercer sans avoir à craindre une concurrence illégale, mais tolérée.

---

#### EXERCICE ILLÉGAL DE LA PHARMACIE.

*Vente de médicaments par une personne n'ayant pas le titre de pharmacien. Réponse à des questions relatives à cette vente.*

Le sieur Didier Fèvre s'étant cru l'inventeur du liquide gazeux qu'on obtient en mêlant à de l'eau, de l'acide tartrique et du bi-carbonate de soude, mélange qui donne lieu à de l'eau chargée de tartrate de soude et d'acide carbonique, mélange dont la préparation a été indiquée par Cadet-Gassicourt, pharmacien de l'Empereur, dans le *Bulletin de pharmacie*, t. 6, p. 57, fit annoncer la vente de ce produit par des affiches; il fit imprimer des prospectus dans lesquels il faisait connaître l'action médicale de la préparation résultant de ce mélange.

La Société de prévoyance des pharmaciens du département

de la Seine, après avoir, ce qui est un tort immense (1), laissé exercer au sieur Fèvre, une partie de l'art pharmaceutique, après l'avoir laissé afficher ce qu'il appelait la *poudre Fèvre*, signala enfin cet abus à l'autorité judiciaire : une instruction eut lieu, et le sieur Fèvre fut renvoyé devant la 8<sup>e</sup> Chambre, jugeant en police correctionnelle. Ayant été appelé pendant l'instruction, nous refusâmes la mission qui nous était confiée, par la raison que nous avions donné à un de nos confrères, plaidant contre le sieur Fèvre au Tribunal de commerce, un avis défavorable à ce dernier.

Sur notre refus, Ollivier d'Angers et M. Cottureau furent appelés, et leur rapport fut que le produit vendu par le sieur Fèvre était un médicament. Appelé devant le tribunal (2), lors de la plaidoirie, nous émisses l'avis que le sieur Fèvre exerçait la pharmacie, qu'il vendait des médicaments, que le bi-carbo-

---

(1) La Société de prévoyance, instituée dans le but de faire cesser les abus qui sont nuisibles aux intérêts de l'art et à la santé publique, n'a pas toujours agi comme elle aurait pu le faire ; insouciante des empiètements de certains charlatans, elle a quelquefois poursuivi des hommes dont le seul tort était de chercher dans la vente de produits industriels, un bénéfice qu'ils n'obtenaient plus de l'exercice de leur profession. Cette Société se distingue cependant par son dévouement et par son désintéressement.

(2) Nous ne nous expliquons pas pourquoi n'ayant pas expérimenté dans l'affaire Fèvre, nous étions appelé, nous sûmes plus tard que le sieur Fèvre désirait que nous fussions à l'audience, prétendant qu'autrefois étant l'un des rédacteurs du *Journal des connaissances utiles*, nous avions vanté l'eau dite de Seltz, préparée avec les poudres ; mais il est démontré nettement pour tout le monde, que jamais nous n'avons émis cette opinion, qu'au contraire, en 1832 (*Voir le Bulletin général de thérapeutique médicale et chirurgicale, publié par M. Micquel, t. 3, p. 155*), nous nous étions élevé avec force contre la substitution de l'eau chargée de tartrate de soude et d'acide carbonique, à l'eau de Seltz, indiquant les moyens de reconnaître cette fraude.

nate de soude était un médicament, que l'acide tartrique était un médicament, que, pris à haute dose, c'était un poison. Après que le tribunal eut entendu M. Fèvre, M. l'avocat du roi, Mongis, qui soutenait la prévention dont était inculpé le sieur Fèvre, il fut, sur la plaidoirie de M<sup>e</sup> Chopin, plaidant pour M. Fèvre, contre M. Baroche, qui défendait les intérêts de la Société de prévoyance, rendu un jugement qui renvoyait le sieur Fèvre de la plainte, attendu qu'il n'était pas constaté que la préparation, l'eau *chargée d'acide carbonique et de tartrate de soude*, résultat de la décomposition du bi-carbonate de soude par l'acide tartrique, était un médicament.

Appel de ce jugement ayant été fait, M. Louradour nous adressa quelques questions auxquelles nous nous empressons de répondre, en donnant à ces réponses, une publicité que nous croyons nécessaire.

*A M. Louradour, pharmacien à Paris.*

Vous me demandez par votre lettre du 13 février :

1° Si l'acide tartrique peut être considéré comme un médicament ; 2° s'il peut être toxique ; 3° si le bi-carbonate de soude est un médicament.

Il n'y a aucun doute, et l'on peut affirmer, sans crainte d'être démenti par toute personne de bonne foi : 1° que l'acide tartrique est un médicament ; 2° que cet acide, à haute dose, est toxique ; 3° que le bi-carbonate de soude est un médicament (1). Mais il nous paraît convenable d'établir ce fait, 1° par la lecture du Codex, *de la Pharmacopée française*, dans lequel l'acide tartrique et le bi-carbonate de soude, le mode de les préparer, sont décrits ; 2° par les écrits des savants français et étrangers qui

---

(1) Aux termes de la loi du 21 germinal, an XI, art. 25, nul ne peut obtenir de patente pour exercer la profession de pharmacien, ouvrir une officine de pharmacie, *préparer, vendre ou débiter aucun médicament*, s'il n'a été reçu selon les formes voulues.



ont traité de l'art médical. Nous citerons seulement ici quelques exemples : Nous trouvons dans le *Dictionnaire universel de Matière médicale*, par Mérat et Delens, 1829, t. 1<sup>er</sup>, p. 45, les citations suivantes : 1° Pour ce qui se rapporte à l'acide tartrique, on l'emploie en médecine, l'*acide tartrique*, (à l'instar de l'acide citrique, qu'il est souvent destiné à remplacer) comme tempérant dans les maladies aiguës, à la dose de 7 décigrammes 1/2 à 15 décigrammes, dans une pinte d'eau sucrée : c'est ce qu'on nomme *limonade végétale ou tartareuse*. On l'administre aussi sous forme de poudres, de pâtes. Il fait la base du sirop tartareux, et est souvent substitué à l'acide citrique ou au suc de citron, et dans la formule de l'anti-émétique de Rivière.

A haute dose, cet acide végétal serait susceptible d'occasionner une sorte d'empoisonnement, qu'il faudrait combattre par des boissons aqueuses données en abondance, ou mieux encore, par de la magnésie tenue en suspension dans l'eau.

Pour ce qui concerne le bi-carbonate de soude :

En pharmacie, on prépare avec le bi-carbonate de soude, *une poudre laxative et gazifère*, fort usitée des Anglais, sous le nom de *sedlitz powders*, ainsi que le *soda powder* et le *soda water*. L'eau alcaline gazeuse de beaucoup de pharmacopées, légère solution de sous-carbonate de soude surchargée d'acide carbonique, paraît essentiellement formée par ce sel, qui fait aussi la base des eaux minérales alcalines gazeuses naturelles.

Ce sel est la base des pastilles de Vichy ou de d'Arcet, mises en vogue par ce chimiste (elles sont consignées au Codex) depuis 1826 ; elles sont formées d'un grain de ce sel contre 19 de sucre, et ont été préconisées comme succédanées des eaux de Vichy, quoique 20 n'en représentent qu'un verre. Ces pastilles attirent l'humidité de l'air. Elles sont usitées, aromatisées avec la menthe, la fleur d'oranger, le baume de tolu, etc., ou encore

aromatisées, dans les cas d'aigreurs de l'estomac, de digestions pénibles, d'indigestions même, dans certaines affections dites glaireuses ou pituiteuses, dans la gravelle, la lithiasie, la goutte, etc. ; la dose est de

Robiquet a signalé les avantages lithontriptiques du bicarbonate de soude ; Orfila a indiqué dans quel cas il doit être employé, etc.

Bouchardat (*Eléments de matière médicale et de pharmacie*, 1838, p. 557) dit qu'on emploie en médecine trois produits différents, sous le nom de carbonate de soude : 1° le carbonate de soude neutre ; 2° la soude du commerce ; 3° le bi-carbonate de soude ; puis, page 559,

A l'article bi-carbonate de soude, on lit :

*Propriétés médicales.* Le bi-carbonate de soude est un sel très fréquemment employé aujourd'hui : et, en effet, toutes les fois qu'il s'agit d'administrer à l'intérieur des substances alcalines, c'est lui qu'on doit préférer. Ce que je vais dire peut être appliqué d'une manière générale à toutes les substances dont je traite dans ce chapitre. Il est absorbé par l'économie ; il pénètre dans le sang et peut souvent modifier ses propriétés d'une manière utile, car son action est rapide et énergique ; sous ce point de vue, je l'ai conseillé dans les empoisonnements par les acides, lorsqu'on soupçonne qu'ils sont absorbés, et qu'ils peuvent causer la mort par coagulation du sang. C'est encore dans le but de modifier le sang que le bi-carbonate de soude a été prescrit dans le traitement du choléra asiatique. Le bi-carbonate de soude est rapidement éliminé du sang par les organes sécrétoires : ainsi, on le retrouve bientôt dans les urines et dans le lait. On comprend sans peine quels services cet agent pourra rendre, lorsqu'il sera utile de modifier ainsi les liquides sécrétés. Il agit aussi en augmentant la quantité de l'urine : c'est ce qui l'a fait classer, par plusieurs thérapeutistes, au rang des substances diurétiques,

Son administration n'est accompagnée ni d'accélération de la circulation, ni d'augmentation de la chaleur; jamais, d'ailleurs, il ne provoque ni la diaphorèse, ni l'écoulement des règles. Il est très employé dans le traitement des affections calculeuses, lorsqu'elles dépendent de la surabondance d'acide urique; mais, dans ce cas où le bi-carbonate de soude agit d'une manière mathématique, il faut avoir soin, pour en diriger l'administration, de s'assurer, au moyen du papier réactif, de l'état acide ou alcalin des urines. Le bi-carbonate de soude peut être très utile dans les affections gouteuses, où l'économie est également sous l'influence d'un excès de production d'acide urique.

On prescrit journellement le bi-carbonate de soude, d'après le conseil de M. d'Arcet, pour faciliter la digestion et rétablir en peu de temps les fonctions de l'estomac, surtout lorsqu'elles sont troublées par la formation d'une trop grande quantité d'acide : ce qui arrive souvent aux gens de lettres et aux personnes trop sédentaires. C'est le bi-carbonate de soude qui donne leurs propriétés principales aux eaux minérales alcalines que nous allons étudier plus bas. On a encore vanté les préparations alcalines dans les hydropisies passives, les engorgements viscéraux, les scrofules.

Jourdan, *Pharmacopée universelle*, 1840, t. 1<sup>er</sup>, p. 121 et suivantes, t. 2, p. 498, parle, 1° de l'acide tartrique, de ses propriétés comme rafraîchissant et diurétique, des doses auxquelles on l'administre, et des préparations dans lesquelles on fait entrer cet acide : *la limonade sèche, les tablettes tartriques, le julep rafraîchissant, la limonade tartrique, la potion acidulée, le sirop d'acide tartrique, la tisane à l'acide tartrique*, préparations qui sont formulées dans les diverses pharmacopées françaises et étrangères; 2° du bi-carbonate de soude, et des préparations médicamenteuses dans lesquelles

on les fait entrer : la poudre digestive, les tablettes de bi-carbonate de soude, les tablettes au baume de tolu, au girofle, au chocolat, à la vanille, à la menthe, l'eau alcaline gazeuse, l'eau de Vichy factice, l'émulsion néphrétique, l'injection alcaline, la potion absorbante de Vogt, la potion antistrumale de Peschier, la potion fébrifuge, la potion stimulante, la tisane alcaline, la tisane diurétique.

Thénard, 1834, t. 3, p. 102 de son *Traité de chimie élémentaire*, dit, en parlant des bi-carbonates : On prépare actuellement à Vichy ces trois bi-carbonates (les bi-carbonates de potasse, de soude, et d'ammoniaque) et particulièrement de soude, pour les besoins des laboratoires et de la médecine.

Lassaigne, *Abrégé élémentaire de chimie*, 1842, t. 2, p. 94, dit : Les expériences récentes tentées par M. Robiquet, ont prouvé l'utilité de ce sel dans le traitement de la gravelle; la dose est de 5 grammes, qu'on réitère pendant plusieurs jours. En combinant à ce traitement un régime approprié, en raison de l'influence marquée qu'il exerce sur les fonctions de l'estomac, il a été conseillé par M. d'Arcet comme l'un des plus innocents digestifs que l'on connaisse; aussi entre-t-il dans la composition des pastilles dites digestives ou de Vichy.

Berzélius, *Traité de chimie* (édition de Bruxelles, 1839), p. 231, dit :

On s'en sert (de l'acide tartrique) en teinture, en médecine, et on en fait de la limonade en poudre.

L'acide tartrique peut-il être considéré comme toxique? Voici la réponse à cette question, à laquelle Mérat et Delens ont déjà en partie répondu.

Orfila, *Médecine légale, Traité de médecine légale*, 3<sup>e</sup> édition, 1836, p. 56 ; de l'Acide tartrique.

Comment peut-on connaître que l'empoisonnement a eu lieu par cet acide (l'acide tartrique)? Pour les symptômes, les



lésions de tissu et l'action générale, l'auteur renvoie aux paragraphes 89 et 100 ; il indique les caractères de cet acide.

Mutel, *Des poisons considérés sous le rapport de la médecine pratique et de la médecine légale*, 1832, p. 154, donne d'abord les caractères de l'acide tartrique, puis, à la page 155, on lit : *Symptômes et apparences morbides*.

Sont semblables à ceux causés par les acides minéraux. (Voir page 130.)

Nous pourrions citer encore un grand nombre d'auteurs ; nous nous bornerons cependant à faire observer : 1° qu'en 1830, dans le *Traité élémentaire des réactifs*, publié avec M. Payen, 3<sup>e</sup> édition, t. 2, nous avons donné des tableaux de toxicologie à l'usage des pharmaciens et des élèves en médecine, et que dans ces tableaux, page 609, on trouve l'acide tartrique classé parmi les poisons, avec l'indication de ses caractères spécifiques, des secours à donner dans les cas d'empoisonnement par cet acide, des réactifs qui peuvent le faire connaître ; 2° que le résultat du mélange de l'acide tartrique avec l'oxyde de sodium, du bi-carbonate, le *tartrate de soude* est un médicament que le docteur Waller a employé avec succès dans deux cas de douleurs vives de l'estomac avec vomissements continuels : ce sel, dans ce cas, avait été donné à la dose de 18 à 24 décigrammes, trois à quatre fois par jour. (*V. Annonces scientifiques de Ferrussac*, t. 2, p. 63.)

A. CHEVALLIER.

---

### HYGIÈNE PUBLIQUE.

---

ERGOTISME GANGRÉNEUX PRODUIT PAR LE SEIGLE ERGOTÉ SUR DEUX ENFANTS MALES. AMPUTATION DES DEUX JAMBES CHEZ L'UN, SUIVIE DE MORT ; CHUTE D'UNE JAMBE CHEZ L'AUTRE : GUÉRISON.

Au mois de février dernier, j'eus l'honneur de communiquer

à l'Institut royal de France une note ayant pour objet de prouver, contrairement à l'opinion généralement admise, que le seigle ergoté perd une portion de ses propriétés toxiques par la cuisson et la fermentation panaière. Il s'agissait alors de l'empoisonnement de toute une famille qui s'était nourrie pendant quelques jours d'un pain dans lequel il était entré une assez grande quantité d'ergots. Mais, dans ce cas, les malades n'avaient éprouvé que les symptômes primitifs que développe ordinairement ce parasite, lorsqu'il est introduit dans les aliments, c'est à dire, les accidents nerveux qui constituent ce qu'on nomme *ergotisme convulsif*.

Aujourd'hui, j'ai l'honneur d'adresser à la Société de Chimie médicale une observation de ce genre, beaucoup plus extraordinaire, et dans laquelle l'ergotisme gangréneux s'est manifesté avec tous les caractères de cette affreuse maladie.

Dès que je fus instruit de ce triste événement, je cherchai d'abord à me procurer tous les détails qui l'avaient précédé, accompagné et suivi dans sa marche; et c'est pour atteindre plus sûrement ce but que je me suis transporté, le 14 novembre dernier, sur le théâtre même de l'accident, lieu dit *la Bridoire* (province de Savoie propre), commune située à deux lieues du pont de Beauvoisin, et distant de dix lieues de Chambéry. Là, assisté de M. le docteur Pichat, médecin au Pont, qui a eu l'obligeance de m'accompagner et de faciliter mes recherches, j'ai recueilli, au sein même de cette malheureuse famille, tous les documents qui ont servi de base à l'histoire qui va suivre.

François Carlet, agriculteur, âgé de quarante-sept ans, né et domicilié à la Bridoire, sème, en avril 1844, du seigle qui contenait trois à quatre pour cent d'avoine. Celle-ci lève en totalité et mûrit parfaitement, sans produire un seul ergot. Le seigle, au contraire, avorte en grande partie, et, en outre, presque la moitié du petit nombre d'épis qui parviennent à l'état de matu-

rité contiennent des grains ergotés. A la fin de juillet suivant, on récolte quinze livres de seigle renfermant une livre d'ergots, ou sept pour cent environ; on aurait obtenu soixante livres de semence si tout le seigle semé eût réussi.

Ces quinze livres de seigle, ainsi ergoté, sont mélangées avec cinquante livres d'autre seigle où se trouvait encore  $\frac{1}{50}$ , soit deux pour cent d'ergots, et un peu d'avoine; et ces soixante-cinq livres de grains moulus servent à préparer ensuite une quantité de pain qui n'a pu être déterminée, mais qui a été consommée en trois semaines par une famille composée de huit membres, savoir : 1° le père, quarante-sept ans; 2° la mère, quarante ans; 3° une fille de dix-huit ans; 4° une autre fille de dix-sept ans; 5° un garçon de dix ans; 6° une troisième fille de cinq ans, et enfin deux garçons jumeaux âgés de vingt-huit mois. Toute cette famille est généralement bien constituée et bien portante.

*Début de la maladie.* Quinze jours s'étaient déjà écoulés depuis que cette famille se nourrissait de ce pain dangereux, et cependant aucun symptôme morbide appréciable ne s'était encore déclaré. Tout à coup le garçon de dix ans se plaint d'une douleur qui se fait sentir au pli de l'aîne gauche, d'où elle disparaît deux ou trois jours après pour se porter sur les deux jambes à la fois. C'était alors le 8 septembre. Le 12, on envoie chercher M. le docteur Pichat, qui remarque aux deux mollets une rougeur de couleur foncée, de la largeur de la paume de la main, et paraissant être le prélude d'un phlegmon. Le toucher y occasionne de la douleur, et l'enfant souffre déjà beaucoup. Les jambes, d'un froid glacial, ne peuvent supporter le contact d'un corps étranger, ce qui oblige le malade à les tenir hors du lit, qui, du reste, paraît augmenter l'intensité de ses douleurs. Comme il ne peut marcher, le père et la mère le promènent presque sans cesse, en le tenant dans leurs bras. Le

médecin prescrit une application de sangsues et des cataplasmes émollients, dont les parents ne jugent pas à propos de faire usage. — A dater de ce jour, le mal fait de sensibles progrès : les jambes et les pieds se tuméfient et se couvrent de phlyctènes qui se rompent successivement, en laissant écouler une petite quantité de liquide séreux. Ensuite, une vive démangeaison se fait sentir au tiers supérieur des jambes, et bientôt après la gangrène apparaît dans toute son effrayante nudité : elle commence d'abord par le tiers inférieur des jambes, et se limite d'elle-même au tiers supérieur, après avoir envahi les pieds. Depuis cette époque (24 septembre environ), les douleurs sont moins fortes ; l'enfant peut rester au lit, et même y trouver du repos et y tenir ses jambes. La démangeaison qui existe, ai-je dit, au point même de démarcation que s'est tracé la gangrène, est si forte, que le malade est obligé de se gratter jusqu'au sang pour se soulager. Quelques légères contractions se font sentir dans les membres inférieurs seulement et à de rares intervalles. D'abondantes sueurs ruissellent parfois de toute la surface du corps, surtout aux moments où les douleurs sont les plus aiguës : ces accès n'ont rien de régulier. Vers la fin du mois, les chairs deviennent putrides, se contractent à la partie inférieure, et mettent les os à nu. Malgré cet état avancé de la désorganisation des tissus, les souffrances sont généralement moins vives, à l'exception des orteils, qui sont toujours le siège d'une vive douleur, bien que l'os soit déjà entièrement dénudé à sa partie supérieure. Les jambes répandent une odeur si infecte, qu'il est à peine possible de se tenir dans la chambre du malade.

Quelques jours ensuite, la gangrène est à sa plus grande période, et la dénudation des membres est presque complète. Les parents se décident à le conduire à l'Hôtel-Dieu de Lyon, où il entre le 14 octobre, salle d'Orléans, n° 189, dans le service de



M. Petrequin, chirurgien major dudit hôpital, qui a eu l'obligeance de me transmettre les détails qui ont précédé et suivi l'amputation faite à ce malheureux enfant (1).

*Etat du malade à son entrée à l'Hôtel-Dieu.* — Les pieds, jusqu'au dessus des malléoles, sont totalement noirs et racornis; ils offrent un type de gangrène sèche, tandis que la portion malade des jambes, la lèvre gangrénée du cercle éliminatoire, étant continuellement en contact avec le pus, offre un type de gangrène humide. L'odeur émise est très infecte; caractéristique de la gangrène. En appuyant les doigts dans le creux poplité, on ne sent aucune dureté, mais on fait beaucoup souffrir le malade, de même qu'en comprimant la cuisse ou en remuant légèrement les membres sphacelés. La douleur suit parfaitement le trajet de l'artère fémorale; mais elle suit également bien le trajet du grand nerf sciatique. L'artère fémorale, explorée avec beaucoup de soin dans toute son étendue, ne laisse percevoir des battements que depuis l'arcade crurale jusqu'à trois pouces au dessous. L'état général se compose d'un état fébrile bien marqué, d'une agitation caractérisée par une mobilité extraordinaire des yeux et des traits, et par un tremblement des mains lorsqu'elles sont portées vers un point quelconque. L'intelligence est intacte; le tube digestif parfaitement sain, car l'appétit est conservé, la langue normale et les selles aussi. Le pouls, filiforme et très fréquent, conserve de la régularité. — Le malade venant d'arriver de la Savoie par un bateau à vapeur, le voyage a pu augmenter chacun des symptômes observés.

*Amputation des deux jambes.* — Le 15 octobre, après la visite du matin, M. Petrequin pratique une double amputation, en sciant les deux os dénudés au niveau du point où commence

---

(1) Ces détails ont été recueillis par M. Claudius Bernard, interne des hôpitaux de Lyon.

la chair vive, c'est à dire, quelques lignes au dessous de l'épine antérieure du tibia.

Avant de passer les traits de scie, il faut relever avec le bistouri un lambeau qui, de chaque côté, s'avance en languette sur les os mortifiés. Les amputations sont faites sans douleur et presque sans effusion de sang; cependant, une artère nourricière du tibia droit fournit un jet peu volumineux, qui est arrêté immédiatement par une compression faite au moyen de cisailles sur les lamelles osseuses environnant l'artère en question. — Les moignons, qui ne sont pas trop irréguliers, sont pansés à plat.

Tout était allé jusqu'ici d'une manière assez satisfaisante, lorsque le 14 novembre, après s'être plaint toute la nuit, le malade perd la parole vers les quatre heures du matin, à la suite d'un violent frisson. A la visite du matin, il entend parler et pousse de petits cris. La peau est sèche, le pouls très fréquent et plus fort que de coutume. Les plaies, immédiatement examinées, sont toujours belles. M. Bouchacourt, chirurgien en chef de la Charité, diagnostique une résorption purulente; M. Petrequin diagnostique une méningite cérébrale. Cet état augmente insensiblement; l'amaigrissement devient considérable, la fièvre de plus en plus forte. La diarrhée survient, puis l'excrétion involontaire des matières fécales, et l'enfant meurt enfin dans la nuit du 19 au 20 novembre, trente-cinq jours après l'opération.

*Autopsie cadavérique.* — Cerveau sain. — Veines des méninges très fortement injectées. — Méninges saines. — Une cuillerée à café d'une sérosité rosée dans chaque ventricule cérébrale. — Le poumon droit est passé au troisième degré de la pneumonie dans les deux tiers inférieurs, et au second degré dans le reste de son étendue. — La partie antérieure et superficielle de ce poumon présente un seul abcès capable de loger

un œuf de poule. — Le poumon gauche offre le premier degré de la pneumonie ; il est très fortement congestionné ; pas de tubercules, pas de petits abcès. — Le foie est aussi sain que possible. — Les veines qui reviennent des moignons sont saines ; disséquées jusque dans l'abdomen, elles ne présentent pas de traces de résorption. — Les artères sont oblitérées, converties en un cordon fibreux dans l'étendue d'un pouce à partir des moignons ; examinées avec le plus grand soin, elles ne présentent aucune altération. — Les nerfs sont épaissis dans l'étendue de quelques lignes vers leur extrémité coupée, ils paraissent sains.

J'ai dit plus haut que les premiers symptômes de cette cruelle maladie s'étaient déclarés chez cet enfant le 3 septembre. Deux jours après, le plus jeune des deux jumeaux commençait à éprouver les signes non équivoques de l'action de l'aliment dangereux. Chez ce dernier, la jambe droite seulement est atteinte. Amené le 16 septembre chez M. le docteur Pichat, il est trouvé dans l'état suivant : Le pied droit est froid et tuméfié ; sa face dorsale est recouverte de phlyctènes déjà rompues ; l'orteil est noirâtre.

*Traitement.* — Solution de chlorure de chaux à l'extérieur, de sirop de quina à l'intérieur. La gangrène se déclare et suit une marche rapide ; comme dans le cas précédent, elle commence au tiers inférieur de la jambe, gagne successivement le tiers supérieur, et se limite enfin à l'articulation du genou. Les chairs décomposées répandent une odeur infecte, et la jambe se détache d'elle-même, le 24 septembre, sans la moindre hémorrhagie, laissant une plaie aussi fraîche que si la perte du membre eût été le résultat d'une opération chirurgicale.

C'est le 14 novembre (cinquante jours après la chute du membre), que je vis cette intéressante créature. Son état de santé était des plus satisfaisants. La plaie, formée de chairs

vives et roses, était de la largeur d'un écu; on se bornait à la recouvrir d'un peu de charpie enduite de cérat.

Huit jours avant de perdre sa jambe, notre petit malade eut une diarrhée qui persista durant vingt-cinq à trente jours, ce qui le fit un peu maigrir; mais il ne tarda pas à reprendre l'embonpoint dont il jouissait auparavant. Pendant le cours de sa maladie, les douleurs étaient si faibles, qu'il se plaignait à peine. Il a toujours dormi comme d'habitude, même lorsque le mal était à son apogée, à l'exception d'une seule nuit qui paraît être l'époque où la gangrène atteignait son plus grand développement et pendant laquelle il a un peu crié et pleuré. L'appétit avait diminué d'un tiers environ; le lait était l'unique boisson qui lui fût agréable et dont il consentit à faire usage.

Examinons maintenant les phénomènes insolites que cette cruelle affection a présentés tant dans sa nature que dans sa marche. Toute une famille se nourrit exclusivement du même pain, et sur huit membres qui la composent, quatre n'éprouvent absolument rien, deux fort peu de chose, tandis que deux seulement sont profondément atteints. Les trois filles et l'aîné des jumeaux forment la première catégorie; la deuxième comprend le père et la mère. Chez ces derniers, le poison s'est borné à produire une grande lassitude des bras et des jambes, qui s'est prolongée pendant huit jours chez le père; la mère en a eu pour trois semaines durant lesquelles elle n'a pu traire ses vaches, tant ses bras étaient faibles. Ces symptômes, d'ailleurs, ne se sont manifestés que du 16 au 20 septembre, alors que le pain ergoté était déjà entièrement consommé.

Quant aux deux pauvres enfants qui ont été les tristes victimes d'un si redoutable agent, leur maladie même offre une particularité qui doit être remarquée. C'est ainsi qu'ils n'ont éprouvé ni maux de tête, ni vertige, ni trouble de la vue, ni assoupissement, en un mot, aucun de ces phénomènes ner-



veux, non plus qu'aucun signe du plus léger narcotisme, phénomènes dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle *ergotisme convulsif*. Cette période de symptômes a complètement fait défaut dans l'observation qui nous occupe, et la maladie elle-même s'est présentée dans son plus grand état de simplicité, entièrement dépourvue de cette foule de complications fâcheuses observées dans la plupart des épidémies de ce genre, et décrites par Dodart, Brunner, Noël, Langius, Duhamel, Salerne, etc.

Cette absence de symptômes qui constituent l'ergotisme convulsif, a déjà été observée dans quelques circonstances analogues. Je citerai l'épidémie gangréneuse causée par du pain qui contenait, dit-on, un tiers d'ergots, arrivée pendant l'automne de 1814, dans le département de l'Isère, et décrite par M. Janson, dans le compte rendu de la clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Cette épidémie offre la plus grande ressemblance avec la maladie des enfants de la Briadoire; je dirai même que, dans les deux cas, il y a eu la plus parfaite identité de symptômes et de résultats.

Quarante malades furent alors traités dans ce vaste hôpital; chez tous, la gangrène exerça ses ravages: en effet, dix-huit ou vingt perdirent la jambe; trois ne conservèrent que les cuisses; chez cinq ou six, le pied se détacha en totalité; d'autres enfin ne perdirent que quelques phalanges des orteils, mais *aucun* ne fut pris d'ergotisme convulsif.

Dans ces derniers temps, MM. Trousseau et Pidoux se sont demandé s'il fallait attribuer à l'action du seigle ergoté les terribles épidémies décrites sous les noms d'*ergotisme*, *convulsio cerealis epidemica*, etc., etc., et ces savants praticiens ont répondu par la négative (Voir leur *Traité de thérapeutique et de matière médicale*, 1842, t. 1<sup>er</sup>, p. 800). Je ne chercherai point à approfondir ici les raisons qui ont servi

de base à l'opinion de ces habiles thérapeutistes ; je me réserve d'entreprendre cette tâche dans un ouvrage que je dois incessamment publier sur le seigle ergoté. Je me bornerai à dire aujourd'hui que, sans parler de tous les faits que la science a recueillis à cet égard, l'observation que je viens de rapporter, jointe à celle que j'ai eu l'honneur de communiquer à l'Institut, en février dernier, sont des plus propres à établir, d'une manière certaine, que tous les accidents décrits dans les divers ouvrages sous les noms d'*ergotisme convulsif*, *ergotisme gangréneux*, etc., sont évidemment le résultat de la présence de l'ergot dans les produits alimentaires. Cette assertion, que je regarde comme une vérité, cessera définitivement d'être l'objet d'un doute, si l'on considère que, dans les deux cas précités, j'ai vu et touché moi-même l'ergot qui était entré dans le pain incriminé, et que tout ce que j'ai dit à ce sujet a été puisé à une source authentique.

Pour me résumer, 2 livres d'ergots ont été consommées, en trois semaines, par une famille composée de huit membres. En tenant compte de la différence d'âge de chaque individu, attendu que les enfants mangent moins que les adultes, on peut répartir ainsi les 32 onces de mauvais grain :

Pour le père, la mère et les deux grandes filles. 21 onces. 6 gros.

Pour le garçon de dix ans..... 4 1

Pour la fille de cinq ans..... 3 1

Pour les deux jumeaux de vingt-huit mois..... 3 "

D'où il résulte qu'en négligeant quelques fractions, chaque membre de cette famille a pris, savoir :

Le père, la mère et les deux filles aînées,  
chacun..... 2 gros d'ergots par jour.

Le garçon de dix ans..... 1 1/2 id.

La fille de cinq ans..... 1 1/6 id.

Les deux jumeaux, chacun.. 1/2 id.

J'observerai enfin que la proportion relative de ce parasite, prise par chaque individu (comme je viens d'en tracer le tableau), doit subir de fait une réduction d'un tiers au moins, si l'on considère que la cuisson et la fermentation panaire atténuent singulièrement les propriétés toxiques de cette espèce de champignon; ce que j'ai mis hors de doute par des expériences qui ne laissent rien à désirer, et l'observation d'ergotisme convulsif que j'ai déjà fait connaître. En faisant donc la part de cette circonstance, pour me rapprocher, autant que possible, de la vérité, on peut admettre, en dernière analyse, que l'enfant de dix ans n'a réellement pris, en trois semaines, que 21 gros d'ergots, et son petit frère, 8 gros, soit une once seulement; ce qui ferait, par jour, 2 scrupules pour celui-ci, et 1 gros pour celui-là.

En réfléchissant un peu sur le nombre et la gravité des accidents que l'ergot a déjà causés, on se demande naturellement s'il n'existe aucun moyen de prévenir un fléau qui a désolé tant de familles, moissonné tant de victimes. Au premier abord, la question paraît peu susceptible d'une solution satisfaisante; cependant, je suis convaincu qu'il serait possible de surmonter toutes les difficultés que semble présenter une entreprise aussi éminemment utile. Par de sages mesures hygiéniques, la police médicale s'efforce de nous mettre à l'abri de toutes les causes d'insalubrité qui peuvent, chaque jour, compromettre notre existence; ne fera-t-elle rien pour soustraire le malheureux paysan aux effets d'une si affreuse maladie? Pour moi, je connais peu de sujets plus dignes d'exciter la surveillance active d'un gouvernement.

Pour atteindre ce but que l'humanité réclame à de si justes titres, je crois qu'il suffirait, d'une part, de mettre en jeu l'intérêt des cultivateurs par l'appas du gain, en s'engageant à leur payer quatre à cinq fois le prix du seigle tout l'ergot qu'ils

pourront récolter, et de défendre ensuite aux meuniers de recevoir, pour le moulin, du blé qui serait infecté de ce mauvais grain. Le mal deviendrait alors presque impossible, et l'autorité trouverait toujours à se défaire, sinon avantageusement, du moins sans perte, de tout le seigle ergoté qu'elle aurait ainsi recueilli, et auquel ses usages en médecine assignent aujourd'hui une assez grande valeur commerciale.

Avant que cette mesure de précaution soit en vigueur, il serait à désirer qu'on répandît publiquement dans les campagnes, habituellement infectées d'ergots, des instructions sur la manière d'en combattre efficacement les effets désastreux. Les localités qui sont privées de médecins, trouveraient chez MM. les curés de chaque paroisse tout le zèle et toute l'intelligence nécessaires pour appliquer eux-mêmes les premiers secours de l'art dans ces sortes d'accidents. En paralysant ainsi le mal dans son début, en l'étouffant, pour ainsi dire, dans son germe, on parviendrait sans doute à diminuer de beaucoup le nombre des malheureux qui succombent à une maladie d'autant plus terrible, qu'on s'empresse peu de la prévenir dans sa marche.

J. BONJEAN, *pharm. lauréat de la Société de pharm. de Paris, et membre correspondant de la Société de chimie médicale.*

Chambéry, le 1<sup>er</sup> janvier 1845.

---

#### TRIBUNAUX.

---

##### EXERCICE DE LA PHARMACIE CIVILE PAR LES HOPITAUX.

Tribunal civil de Lyon (2<sup>e</sup> chambre). — Présidence de M. Chaley.

*Audience du 18 février 1845.*

Depuis longtemps, on le sait, les pharmaciens de notre ville ont réclamé contre le débit de médicaments faits par les pharmacies des hospices : il y a là pour eux une concurrence redoutable : les pharmaciens



ont intenté une action aux hospices, et à l'audience M<sup>e</sup> Humblot a soutenu que les pharmaciens avaient seuls le droit, à l'exclusion de toute autre personne ou corporation, de vendre des remèdes : M<sup>e</sup> Favre-Gilly a plaidé pour les hospices qu'aucune réclamation ne pouvait leur être formée, que l'art. 25 de la loi du 21 germinal an XI, déclare seulement que nul ne pourra ouvrir une officine, s'il n'est pharmacien, et que les hospices satisfont à cette obligation en plaçant un pharmacien à la tête de leur pharmacie.

Reproduire ces deux plaidoiries nous eût entraîné dans de trop longs développements ; nous nous bornons à rapporter les conclusions données par M. Mercier, avocat du roi, en faveur des pharmaciens.

M. Mercier est d'abord entré dans quelques considérations sur la portée du procès, l'intérêt des parties, l'institution des hospices ; il ne faut pas se laisser influencer par cette circonstance, que la vente faite par les hospices profite en général aux classes pauvres. Les pharmaciens peuvent dire aussi, de leur côté, que cette charité s'exerce à leurs dépens : en fait donc, il n'y a pas de débat ; c'est en droit qu'il faut examiner la question.

Les hospices peuvent-ils, sous l'égide d'un pharmacien titulaire, préparer, vendre ou débiter des médicaments ? A la vérité, si nous consultons la loi du 21 germinal an XI, nous ne rencontrons pas de prohibition ; nous remarquons, au contraire, qu'un grand principe la domine : c'est le droit d'ouvrir une officine dans toute l'étendue de la circonscription déterminée par l'examen subi. Nous voyons bien dans la loi que le titulaire est supposé propriétaire de l'officine, et qu'il doit être patenté, etc... ; mais c'est plus loin que cette observation trouvera sa place. A elle seule, elle serait, nous le croyons, insuffisante, et nous reconnaissons que la loi de germinal ne contient pas de prohibition qui soit applicable ; mais cette loi de germinal ne forme pas une législation complète ; elle ne prononce pas l'abrogation des dispositions antérieures de la législation, qui seraient compatibles avec son esprit et avec sa lettre, nous n'y trouvons rien de pareil ; tout au contraire, l'art. 30, pour certaines sanctions pénales, renvoie « *pour être procédé contre les délinquants, conformément aux lois antérieures.* »

Les lois antérieures ne sont donc pas expressément abrogées ; elles ne le sont que dans leurs dispositions incompatibles avec la loi de germinal ; sous le bénéfice de cette observation, parcourons en remontant dans la législation, les dispositions qui peuvent avoir sur la question quelque influence.

Nous rencontrons d'abord le décret du 2 mars 1791, qui proclame la liberté de l'industrie et prononce la suppression des maîtrises et jurandes, en établissant le droit ou l'impôt de la patente.

« A compter du 1<sup>er</sup> avril, dit l'art. 2, les brevets et les lettres de maîtrises et jurandes, *ceux du collège de pharmacie* et tous les privilèges de professions, sous quelque dénomination que ce soit, sont également supprimés.

« A compter du même jour, dit l'art. 7, il sera libre à toute personne de faire tel négoce ou d'exercer telle profession, art ou métier qu'elle trouvera bon; mais elle sera tenue de se pourvoir auparavant d'une patente, d'en acquitter le prix suivant les taux ci-après déterminés et de se conformer aux règlements de police qui *sont* ou *pourront être* faits. »

Ce décret n'a qu'un but, c'est la suppression des *maîtrises*, des *jurandes* et du *collège de pharmacie*; du reste, par sa disposition finale, par cette obligation imposée de se conformer aux règlements de police qui *sont* ou *pourront être* faits, il relie la législation qui va suivre aux règlements existants.

Cette remarque essentielle s'appuie encore sur les prescriptions ultérieures : le décret du 14 avril de la même année (1791), ordonne que :

« Les lois, statuts et règlements existant au 2 mars, relatifs à l'exercice et à l'enseignement de la pharmacie pour la *préparation, vente et distribution* des *drogues et médicaments*, CONTINUERONT D'ÊTRE EXÉCUTÉS suivant leur forme et teneur, sous les peines portées par lesdits lois et règlements. »

C'est l'assemblée nationale qui ordonne l'application des lois et règlements antérieurs : partout nous remarquons le même soin d'unir, en ce qu'elles ont de compatible, les branches successives de la législation en cette matière ; la loi du 21 germinal an XI, le décret du 14 avril 1791, celui du 2 mars 1791, ont tous une disposition formelle sur ce point, nous l'avons vu.

Quel était donc, à l'époque du premier décret (2 mars 1791), le dernier mot du législateur ? Nous le trouvons dans la déclaration du roi du 22 avril 1777 ; l'art. 3 contient une prohibition expresse :

« Ne pourront les communautés séculières *mêmes les hôpitaux* et religieux mendians avoir de pharmacie, *si ce n'est pour leur usage particulier intérieur* ; leur défendant de vendre et débiter aucunes drogues simples ou composées à peine de 500 livres d'amende. »

Cet article, après ce que nous venons de voir, est-il encore en vigueur, ou plutôt ne faudrait-il pas démontrer qu'il a cessé de l'être?

On a dit que cette déclaration n'était que d'une application locale, que le titre ainsi que divers articles, ne s'occupaient que de Paris. Cette objection est vraie pour le titre de la déclaration, les quatre premiers articles et le onzième et dernier, qui traitent de l'institution d'un collège de pharmacie à Paris; mais elle ne peut être soutenue pour les autres articles; leur lecture va nous convaincre qu'ils statuent d'une manière générale et non pas restreinte à Paris seulement. Ici M. l'avocat du roi donne lecture des art. 5, 6, 7, 8, 9 et 10 de la déclaration du 25 avril 1777; il signale :

« Art. 5. La permission donnée aux maîtres en pharmacie de tirer leurs drogues de l'étranger.

« Art. 6. L'assujétissement des droguistes aux visites des doyen et docteurs de la faculté de médecine et la défense qui leur est faite de délivrer aucun médicament *entrant au corps humain*, ni de faire aucune mixtion de drogues pour administrer en forme de médecine.

« Art. 7. L'injonction aux prévôts de la pharmacie de se transporter dans les lieux où ils auront avis qu'il se fabrique, sans autorisation, des drogues ou compositions médicales, et d'y dresser procès-verbal suivant certaines formalités.

« Art. 8. La défense aux communautés et aux hôpitaux d'avoir des pharmacies; si ce n'est pour leur usage intérieur.

« Art. 9 et 10. La défense, en renouvellement de l'édit de juillet 1682, aux maîtres en pharmacie, épiciers ou autres, de distribuer de l'arsenic ou toutes autres drogues réputées poisons, si ce n'est à certaines personnes et avec certaines formalités et les précautions indiquées pour la fabrication du poison. »

Ce sont là des dispositions évidemment faites dans un but d'intérêt général, d'utilité publique et non pas applicable à Paris seulement.

Ainsi, cette déclaration du roi, par les matières qu'elle embrasse, se divise en deux parties essentielles bien différentes, bien distinctes: l'une, qui institue une corporation sous la dénomination de collège de pharmacie; l'autre, qui règle d'une manière générale le commerce de l'épicerie et de la droguerie simple ou composée soit de la pharmacie: la première, réduite à Paris par la condition même de son institution; la deuxième, applicable d'une manière générale: celle-là comprenant les quatre premiers articles et le onzième et dernier; celle-ci compre-

nant tous les autres articles : les uns abolis comme privilège par le décret du 2 mars 1791 ; les autres maintenus par le même décret et plus formellement par celui du 14 avril. Aussi, la jurisprudence, sans la déclarer en des termes formels, a-t-elle reconnu et suivi cette grande distinction, par l'application désormais incontestable de l'art. 6 de la déclaration du roi. Cet art. 6 est ainsi conçu :

« Art. 6. Défendons aux épiciers et à toutes autres personnes de fabriquer, vendre et débiter aucuns sels, compositions ou préparations entrantes au corps humain, en formes de médicaments, ni de faire aucune mixtion de drogues simples pour administrer en forme de médecine, sous peine de 500 livres d'amende, et de plus grande s'il y échoit. Vou-lons qu'ils soient tenus de représenter toutes leurs drogues, lors des visites que les doyen et docteurs de la Faculté de médecine, accompagnés des gardes de l'épicerie, feront chez eux, à l'effet, s'il s'en trouve de détériorées, d'en être dressé procès-verbal, signé desdits docteurs et gardes, pour y être pourvu ainsi qu'il appartiendra. »

Il en doit être de même de l'art. 8 qui n'est abrogé implicitement ni explicitement par aucune loi subséquente ; cet article ne pourrait être déclaré abrogé qu'autant qu'il serait considéré comme institué non pas dans un motif d'intérêt public, mais dans un but de privilège en faveur du collège de pharmacie, exclusivement ; ce qui n'est pas.

La place de l'article témoigne que telle n'a pas été l'intention du législateur ; il a voulu qu'une pharmacie d'hospice toute de bienfaisance ne se détournât pas de son but dans un esprit de spéculation mercantile ; il a voulu que le malade pauvre occupât à lui seul l'intérêt de l'administration : il a craint que cette confusion de distributions intérieures et extérieures n'entraînât souffrance dans l'un et dans l'autre service ; il a voulu qu'un pharmacien ne devînt pas un commis, il a voulu qu'entre pharmaciens la condition fût égale : il est facile de voir qu'elle ne l'est pas.

Nous avons fait remarquer en commençant, que partout les termes de la loi de germinal supposent une officine appartenant en propriété à celui qui l'exploite. Le pharmacien que reconnaît la loi est d'ailleurs assujéti à une patente, il devient justiciable des tribunaux de commerce, contraignable par corps, passible d'amende, d'emprisonnement, pour certains cas de contravention ; c'est la sanction imposée à l'accomplissement rigoureux de ses devoirs qui sont de deux sortes : 1<sup>o</sup> garanties de capacité ; 2<sup>o</sup> garanties matérielles et personnelles.



Ce deuxième ordre de garanties se rencontrera-t-il chez le pharmacien-gagiste des hospices ?

Il ne paie pas de patente parce que les hospices sont affranchis de l'impôt, il n'est pour ses transactions justiciable d'aucun tribunal commercial, ni même civil ; car il ne possède ni la pharmacie, ni les drogues, il n'est pas contraignable par corps, comme garantie de l'exécution des jugements, car il n'est pas négociant. S'il encourt quelque amende, c'est l'hospice qui paiera ; s'il est soumis à une condamnation d'emprisonnement, ce sera pour des contraventions que lui-même peut-être n'aura pas commises, qu'il n'aura pu empêcher ni prévenir ! s'il contrarie un service qui ne lui paraîtrait pas régulier, il encourt les risques d'être révoqué, car il est révocable ; enfin, impuissant à fournir autre chose que des garanties illusoires, il est privé même dans son travail de l'émulation des bénéfices ; car son traitement est fixe.

Nous savons bien que l'opulente administration des hôpitaux suppléera largement aux garanties que son pharmacien pourrait ne pas offrir, mais ceci est une considération qui ne saurait entrer dans les raisons d'interprétation de la loi. Restons donc dans le droit.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte que le pharmacien de l'hospice présente une partie des garanties voulues ; l'autre partie il ne l'offre pas : au point de vue de l'intérêt public, il les doit l'une et l'autre, sous le rapport de la concurrence qu'il élève aux autres pharmaciens.

En abolissant les privilèges du collège de pharmacie, le législateur n'a pas eu sans doute la pensée de les reporter ailleurs ; il a voulu, sous la seule différence du degré d'aptitude et de succès, ouvrir à tous une carrière d'égalité : cette égalité, messieurs, voudriez-vous la rompre en soutenant, contre des établissements qui subissent des charges et des impôts, un établissement qu'aucune charge, qu'aucun impôt, grâce à sa destination, ne saurait atteindre, qui bénéficie de l'impôt tout au contraire, qui a une part déterminée dans le recouvrement des amendes et qui verse dans sa caisse celles qui sont encourues par les contrevenants d'entre les autres pharmaciens.

Le tribunal a rendu le jugement suivant :

« Attendu que la loi organique de la pharmacie du 21 germinal an XI, est le Code de la pharmacie, que c'est en vain que les demandeurs prétendent que cette loi n'a eu pour objet que l'organisation des écoles de pharmacie, qu'il ne faut pas s'arrêter à son intitulé ; mais qu'en la considérant dans son ensemble, on voit que les 17 articles qui composent

son titre, sont entièrement relatifs à la police de la pharmacie, que ce titre embrasse toutes les dispositions des lois antérieures que la liberté proclamée de toutes les industries et de toutes les concurrences, permettait au législateur de conserver ;

« Attendu que si le législateur eût voulu maintenir ou créer une prohibition contre les hospices, il était tout naturel qu'il l'énonçât dans ce titre ; que s'il a gardé le silence, c'est avec intention, c'est qu'il a voulu laisser les hôpitaux dans le droit commun, en prenant sagement en considération la circonstance, qu'ils sont soumis à la surveillance absolue du gouvernement, leur tuteur naturel, qui peut leur interdire l'exercice de la pharmacie toutes les fois qu'il le jugera convenable ;

« Attendu que c'est mal à propos que les pharmaciens invoquent, à l'appui de leur prétention, l'art. 8 de la déclaration du 25 avril 1777, qui défend aux hôpitaux de vendre et débiter des drogues simples et composées ; parce que d'abord cette déclaration n'a été faite que pour Paris, et qu'elle n'a été enregistrée qu'au Parlement de Paris, qu'elle est tombée en désuétude, et se trouve implicitement et virtuellement abrogée par la loi organique du 21 germinal an XI ; parce qu'ensuite, l'étrange distinction admise par l'art. 8 de la déclaration du 25 avril 1777 ne pouvait plus frapper les hôpitaux, du moment où le corps privilégié qui avait le monopole était aboli, et que la liberté d'exercer la pharmacie était ouverte à tous, en se conformant aux conditions de capacité exigées par la loi du 21 germinal an XI ;

« Attendu que sous ce nouvel ordre de choses, il était peu raisonnable de prétendre que les hôpitaux pouvaient avoir une pharmacie pour leurs malades, et non pour le public ; parce qu'on ne peut pas douter que le législateur, en imposant des conditions de garanties et de capacité, s'est autant préoccupé de la santé des malades des hospices, que de celle du public ;

« Attendu que les hospices se sont soumis depuis longtemps à toutes les exigences de l'art. 25 de la loi du 21 germinal an XI ; qu'ils ont placé à la tête de leur pharmacie, un pharmacien pourvu d'un diplôme ; que ce pharmacien responsable, qui administre leur établissement, et surveille la préparation des remèdes, présente toutes les garanties de capacité désirables ;

« Attendu, dès-lors, que MM. les pharmaciens sont mal fondés dans leur demande, et que c'est le cas de la rejeter ;

« Par tous ces motifs, le tribunal statuant par jugement en premier ressort, renvoie les hospices d'instance, condamne les demandeurs aux dépens. »

Les pharmaciens ont fait appel de ce jugement et la Cour royale aura à se prononcer.

*Note du Rédacteur.* Quelle que soit l'issue de ce procès, qui doit intéresser tous les pharmaciens, ne doit-on pas faire remarquer ici combien la position du pharmacien est difficile : on exige de lui sacrifices d'études, sacrifices de stage, droits d'examens, de diplôme, puis une fois reçu, il est encore tenu de se soumettre à des lois qui le frappent dans sa fortune, s'il commet une erreur, s'il livre une substance toxique, en négligeant de remplir toutes les formalités voulues par la loi.

Mais on dira que sans doute en échange de toutes ces exigences, on concède au pharmacien quelques droits : il n'en est rien. En effet, divers produits pharmaceutiques sont vendus :

- 1° Par des personnes qui n'ont eu que la peine d'ouvrir une boutique ;
- 2° Par des charlatans sans titre et sans profession avouée ;
- 3° Par des portiers, par des commères, qui se sont arrogé le droit de traiter les malades, sans qu'il y ait répression de ce délit ;
- 4° Par des personnes qui, pourvues, il est vrai, de diplôme, ne paient pas patente ; mais qui gèrent une officine au nom d'une Société ;
- 5° Par des religieuses, dont, certes, personne plus que nous n'honore les vertus, ne respecte le caractère ; mais qui n'ont pas la capacité voulue par loi, et qui font une chose illégale, qui commettent une action qui ne peut être justifiée, quelque raison qu'on puisse donner pour le faire.

Un tel état de choses ne peut, dans ce siècle, être supporté, et la justice, les ministres, doivent, si la loi n'est pas suffisante, en faire présenter une nouvelle aux chambres, afin de consacrer des droits acquis et de repousser des prétentions injustes et exorbitantes.

A. CHEVALLIER.

---

TRIBUNAL DE POLICE CORRECTIONNELLE DE PARIS (8<sup>e</sup> chambre).

Présidence de M. Pérot. — Audience du 15 février.

*Homicide par imprudence, empoisonnement par la teinture de colchique ; élève condamné à la prison, pharmacien condamné à payer une rente viagère.*

Le sieur Enault, commis à la halle aux farines, se sentant légèrement

indisposé, fit appeler auprès de lui son médecin habituel, le docteur Vanier, qui prescrivit de faire prendre au malade une infusion de trente gouttes de teinture de colchique dans une tasse de bouillon aux herbes. Par surcroît de prudence dans l'emploi de ce médicament, le docteur eut le soin d'écrire en toutes lettres le mot *trente gouttes*, qu'il souligna même, et de plus, il fit observer à la dame Enault, qui devait aller chercher la drogue, qu'on la lui servirait dans une petite fiole de la hauteur de la moitié de son pouce environ. Munie de l'ordonnance, la dame Enault se transporta à la pharmacie de M. C... Elle s'adressa à madame L..., veuve du prédécesseur de M. C..., et qui, en l'absence momentanée du chef de l'établissement, tenait l'officine. Madame L... passa l'ordonnance au sieur H..., premier élève du sieur C..., et, par une fatalité terrible, celui-ci servit trente grammes au lieu de trente gouttes de teinture. Rentrée chez elle, madame Enault versa tout le contenu de la fiole dans une tasse de bouillon qu'elle fit prendre à son malheureux mari. Vingt-quatre heures après, il expirait dans des tortures atroces et malgré tous les secours de l'art.

C'est en raison de cet épouvantable accident que, sur la plainte de madame veuve Enault, la dame L... et les sieurs H... et C..., ce dernier comme civilement responsable, sont cités devant le Tribunal de police correctionnelle (8<sup>e</sup> chambre), sous la prévention d'homicide par imprudence.

M<sup>e</sup> Blondel soutient la plainte au nom de madame veuve Enault, qui s'est portée partie civile, et demande 12,000 fr. à titre de dommages-intérêts.

Après avoir entendu les plaidoiries de M<sup>me</sup> Marie et Plocque pour les prévenus, le Tribunal, conformément aux conclusions de M. l'avocat du roi Saillard, a prononcé le jugement suivant :

« Attendu que, dans le courant de décembre 1844, la veuve L..., H... et C..., ont été, par leur imprudence, leur inattention et leur négligence, involontairement la cause de la mort du sieur Enault, savoir : la veuve L... par son inattention à l'ordonnance du docteur Vanier, qui portait en toutes lettres : *« trente gouttes de teinture de colchique, »* tandis qu'elle a donné l'ordre à H... d'en délivrer trente grammes, ordre qu'elle pouvait supposer devoir être suivi aveuglément par ce jeune élève, habitué à agir sous sa direction; H..., par son imprudence; son inattention et sa négligence à délivrer le médicament qui lui était demandé sans lire de ses propres yeux l'ordonnance qui en contenait la



prescription; C..., par son imprudence à laisser, pendant une assez longue absence, la pharmacie abandonnée à la surveillance d'une femme et d'un élève trop jeune, trop peu instruit et inexpérimenté, ainsi que l'ont révélé les faits du procès, et ainsi qu'il l'a prouvé lui-même par ses réponses aux questions que lui faisait la femme Enault, et qui auraient dû l'éclairer sur l'énormité de la dose qu'il délivrait;

« Qu'ainsi les prévenus se sont rendus coupables du délit prévu par l'article 319 du Code pénal;

« Attendu, toutefois, qu'il existe des circonstances atténuantes en faveur des prévenus, mais à des degrés différents;

« Condamne H... à dix jours de prison, la veuve L... et C... chacun à 100 fr. d'amende.

« En ce qui touche les dommages-intérêts :

« Attendu que la mort du sieur Enault est pour sa veuve et ses enfants mineurs, qu'il soutenait par son travail, une cause de préjudice dont il leur est dû réparation ;

« Attendu que la somme de 12,000 fr. est exagérée; que d'ailleurs, dans les circonstances de la cause, et eu égard à la position respective des parties, il est plus convenable de constituer une rente viagère au profit de sa veuve et de ses enfants;

« Attendu qu'il est juste, en outre, de leur allouer une somme à titre de restitution, condamne la veuve L..., H... et C..., solidairement entre eux, à payer à la veuve Enault et à ses enfants : 1° une somme de 200 francs à titre de restitution; 2° une rente annuelle et viagère de 400 fr., exigible par quart, de trois en trois mois, à compter de ce jour et d'avances dit que ladite rente décroîtra proportionnellement au décès de chacune des parties au profit desquelles elle est constituée;

« Condamne les prévenus aux dépens. »

---

#### EXERCICE ILLÉGAL DE LA MÉDECINE ET DE LA PHARMACIE.

On trouve dans le journal de Rambouillet, *l'Annonciateur*, l'article suivant

*Avls aux charlatans, aux rebouteurs et aux sots qui croient à leur prétendue science.*

Depuis longtemps la police fait tout ce qu'elle peut pour empêcher certains individus d'être victimes du *vol dit à l'américaine*; mais, malgré tous ses efforts et les nombreuses condamnations prononcées par les tribunaux contre les filous qui se livrent à cette noble industrie, on

n'en voit pas moins tous les jours des niais se laisser prendre au piège grossier que ces filous tendent à leur cupidité.

En province, ce n'est pas le vol à l'américaine qui fait le plus de dupes, quoiqu'il y apparaisse de temps en temps, les jours de foire ou de marché : c'est cette foule d'empiriques, de rebouteurs et de charlatans, qui disent effrontément guérir toutes les maladies par leur panacée, leurs prières, ou même en touchant seulement les maux, comme fait ce fameux rebouteur, charron de son état, qui prétend remettre les membres démis (et les bons paysans le croient), en faisant le simulacre de donner un coup de sa coignée, et en prononçant quelques paroles magiques; ou bien encore comme ce cultivateur, mort il y a quelque temps, fort heureusement pour ses clients, qui prétendait guérir l'ophthalmie en lançant grossièrement sa salive dans les yeux de ses malades. Il est vrai que ces derniers devaient faire une neuvaine, comme complément du traitement : le moyen était certain; la preuve, c'est que ceux qui voyaient un peu, ne voyaient plus du tout après l'opération; mais l'ophthalmie avait disparu. Ceci nous rappelle ce mauvais plaisant qui disait que, pour cesser d'être borgne, il suffit de se faire crever l'autre œil. On devient aveugle, c'est juste, mais enfin on n'est plus borgne.

Quand donc les habitants de la campagne seront-ils assez sages pour écouter la voix des personnes instruites, et ne se laisseront-ils plus duper par les charlatans et les voleurs, qualités que nous regardons comme synonymes?

Jeudi dernier, le tribunal correctionnel de Rambouillet avait à juger la cause qui nous a suggéré les réflexions qui précèdent.

Les nommés Testard et Brunet étaient accusés d'avoir exercé illégalement la médecine, et d'avoir vendu des médicaments sans y être autorisés.

Testard, ancien cordonnier, prétendait n'avoir fait que distribuer des prospectus annonçant l'*œnolé anti-scorbutique* (lisez : *vin anti-scorbutique*). Malheureusement pour lui, et malgré son audacieuse éloquence de place publique, de nombreux témoins sont venus déposer qu'il avait donné des consultations et ordonné des médicaments. Bien entendu, à chaque malade, il disait : Prenez mon *œnolé anti-scorbutique*. Ce qu'on aurait pu se procurer chez le premier pharmacien venu pour 3 fr. le litre, il le vendait 5 fr. le flacon; mais ce flacon contenait à peu près deux petits verres à liqueur de l'*œnolé anti-scorbutique*, était en verre blanc et revêtu d'un prospectus. Pour les malades qui préfèrent la quantité

à la qualité, Testard fabriquait une variété de son élixir ; en voici la recette :

Prenez une poignée de cresson, mettez-le dans un seau d'eau, faites bouillir le tout dans un chaudron, et vendez 5 fr. la bouteille, si vous trouvez des gens assez bêtes pour l'acheter.

Quant à Brunet, ancien bottier, il voyageait, selon sa déclaration, pour placer des cuirs (ceux qu'il faisait en parlant, probablement, car il n'en avait pas d'autres avec lui) ; il ne donnait pas de consultation, il n'était que le compère, qui approuvait le remède ordonné, c'est-à-dire, l'*œnéolé anti-scorbutique accompagné d'infusion de cresson*. Prenez, disait-il, si cela ne vous fait pas de bien, cela ne vous fera pas de mal : aussi a-t-il été condamné moins sévèrement que son collègue Testard.

Pour édifier entièrement nos lecteurs, nous leur donnons ici la copie exacte du prospectus distribué par nos bottiers-médecins :

*OEnéolé anti-scorbutique préparé selon le nouveau Codex, pour la guérison prompte et radicale de toutes les maladies du sang.*

De toutes les maladies, il n'en est pas de plus communes que celles qui naissent du sang ; il n'en est malheureusement pas que l'on traite plus légèrement, et il en est peu dont le mauvais traitement soit aussi funeste.

De tous temps, le privilège respectable de guérir a été usurpé par beaucoup de gens de la plus vile espèce, et le peuple, trop crédule, sera sans cesse leur victime. Une pommade ou tout autre topique est le remède que l'on se hâte d'employer, comme le plus court et le plus commode : le mal disparaît, la poitrine s'affecte, ou il survient une autre maladie interne, et un moment d'impatience coûte souvent la vie à qui suit les funestes conseils de ces destructeurs du genre humain.

La préparation que j'offre guérit radicalement, et chacun a l'avantage de pouvoir se traiter soi-même. Il suffit seulement de prendre, tous les matins à jeun, une cuillerée à café de mon œnéolé dans un demi-verre d'eau sucrée, et de prendre tous les huit jours une purgation appropriée à l'âge et à la force des personnes, pour obtenir une prompte et entière guérison.

Ces préparations se trouvent chez M. Testard, descendu à l'hôtel  
rue n° pour jours seulement.

On peut se traiter par correspondance, et les demandes, bien circonstanciées, devront être adressées à M. F. T..., pharmacien chimiste, seul dépositaire (1).

*Affranchir et faire précéder l'argent par la poste.*

Il est fâcheux que les distributeurs de ce modèle du plus éhonté charlatanisme n'aient pas trouvé grâce devant leurs juges, et que leur amour

---

(1) Nous taisons le nom de ce pharmacien qui, vendeur de remèdes secrets, a été fortement blâmé à l'audience, et par M. le président et par M. l'avocat du roi, qui lui ont reproché de salir son diplôme, en aidant des charlatans à tromper le public.

du bien public ne les ait pas empêchés d'être condamnés, Testard à un mois, et Brunet à quinze jours de prison.

Nous regrettons de ne pouvoir reproduire les chaleureuses paroles prononcées dans cette affaire par le ministère public : elles empêcheraient sans doute le peuple trop crédule, comme dit le prospectus, d'être victime des gens de la plus vile espèce et des destructeurs du genre humain, c'est-à-dire, les charlatans et compagne.

**SUBSTANCES VÉNÉNEUSES.—DROGUISTE.—ARMOIRE FERMANT A CLÉ.**

La Cour royale de Paris, chambre correctionnelle, a décidé, le 26 décembre dernier, sur la poursuite dirigée par le ministère public contre le sieur Thuillier, qu'il n'y avait pas lieu de prononcer l'amende de 3,000 fr. édictée par l'article 34 de la loi du 21 germinal an XI, contre le droguiste qui a omis de placer dans une armoire fermant à clé les substances vénéneuses, objets de son commerce. Le procureur-général près la Cour royale de Paris s'est pourvu en cassation; mais la Cour, sur le rapport de M. le conseiller Vincens-Saint-Laurent et les conclusions de M. l'avocat-général Quénauld, a confirmé la jurisprudence déjà établie par un arrêt du 22 juillet 1836, rendu au rapport de M. le conseiller Dehaussy de Robécourt; et, en conséquence, elle a rejeté le pourvoi du procureur-général près la Cour royale de Paris.

*Note du Rédacteur.* Nous pensons qu'il n'y a pas lieu de condamner à 3,000 d'amende, mais à appliquer des peines de simple police, comme contravention aux ordonnances.

**SOCIÉTÉ DE CHIMIE MÉDICALE.**

*Séance du mois de mars.* — La Société reçoit :

1° Un mémoire de M. Mouchon de Lyon, sur les éthérolés ou teintures éthérées

2° Un journal, *la Justice*, qui contient l'exposé du procès justement intenté, par les pharmaciens de Lyon, à l'Hôtel-Dieu de cette ville;

3° Une lettre d'un pharmacien qui nous fait connaître l'emploi d'un gérant, par des dames religieuses exerçant la pharmacie;

4° M. Clary de Figeac, qui prie la Société de faire rectifier une erreur qui s'est glissée dans le compte-rendu de son procédé pour la préparation de l'iodoforme. M. Clary dit : qu'après deux ou trois heures, la décoloration étant achevée, on ajoute de nouveau de l'iode autant que la liqueur veut en décolorer; mais que si on en avait ajouté une trop grande quantité, il faudrait décolorer le liquide à l'aide de quelques gouttes de soude liquide; filtrer et laver le précipité.

5° Une lettre de M. Peretti, professeur de pharmacie à Rome, avec des notes : 1° sur l'écorce de pereira; 2° sur des urines rendues par un malade atteint de fièvre intermittente. Il sera donné des extraits de ces notes;

6° Une note de M. Ortlieb, pharmacien à Sainte-Marie-aux-Mines, sur la préparation du sirop de baume de Tolu.